

La vie quotidienne à Parçay-Meslay de 1900 à 1950

(en dehors de la guerre de 39-45)

Parçay-Meslay, village de 611 habitants en 1901, situé au nord-est de Tours et séparé de la ville par deux communes : Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde est à une altitude moyenne de 110 m par rapport au niveau de la mer.

Partiacum en 852, il deviendra Parçay à partir de 1338, après être passé par les dénominations successives de Parçayum, Parceyum. Le nom de Meslay n'a été associé à Parçay qu'à partir de 1814. Son nom dérive du bas latin et désignait un groupe de néfliers ou mesliers. Pendant la Révolution il portera le nom de Parcé-sur-Loire.

Village totalement agricole et viticole de 1406 hectares, environ 200 de bois, essentiellement du taillis ou bois de chauffage, au moins autant de vigne (en majorité raisin rouge - les zones AOC Vouvray et Touraine n'étant pas délimitées). Le reste était destiné aux céréales, aux maréchages et aux animaux de ferme.

La vie quotidienne à Parçay-Meslay de 1900 à 1950

(en dehors de la guerre de 39-45)

Plusieurs beaux monuments

La ferme fortifiée de Meslay du XIII^{ème} siècle dépendant de Marmoutier, avec son portail majestueux et sa grange dîmière.



La Commanderie, château du XV^{ème} siècle, habitation du Seigneur. À la fin du XIX^{ème} elle servit de mairie au premier étage et d'école publique de garçons au rez-de-chaussée.

celle de la Commanderie, se présente comme une coque de navire renversée et fut réalisée par des charpentiers des chantiers navals de Saint-Nazaire.



Trois grandes fermes : Logerie, Frasne et la Pécaudière bénéficiaient de granges du même âge que Meslay (inexistantes aujourd'hui).



La Grand-Maison, ou maison du Bailly, du XVII^{ème} siècle, résidence du patron de la police et de ses hommes, achetée par deux familles de Parçay et donnée au syndicat du clergé pour y installer le presbytère en remplacement de celui qui fut transformé en bureau de poste en 1912. Élément remarquable : la charpente qui, comme



L'église Saint-Pierre à partir du IX^{ème} siècle - beaucoup modifiée. Alors que la sacristie occupait l'abside actuelle, l'abbé Vivien découvrit en 1923 la fresque masquée par une couche de plâtre. Cette fresque fut classée monument historique en 1928. La sacristie actuelle fut construite en 1903.

Les Caves : Plusieurs vallées agrémentent le paysage de Parçay : une qui commence à la Petite Logerie, qui passe en bas des coteaux de Frasne et des Quartiers, qui continue les Locquets vers la vallée de Parçay pour s'arrêter aux Armuseries; une deuxième qui part du camp d'aviation vers les Boissières, dont le ruisseau fait la limite entre Parçay et Rochecorbon, jusqu'à Vaudanière; une troisième qui part de la Charronnerie, qui suit la rue des Ruées, la rue de la Dorerie, jusqu'à Vaudanière. Toutes ces vallées se sont formées dans le tuffeau (roche tendre facile à piquer), ce qui explique les centaines de



mètres de galeries ouvertes dans la vallée de Parçay pour l'extraction des pierres de taille (Les Perrières), pierres employées dans la construction des maisons et de certains châteaux. Ces carrières ont été creusées 7 ou 8 mètres en dessous du niveau de la vallée, sûrement pour y trouver une meilleure qualité rocheuse, ce qui a permis aux vigneron d'aménager des caves au-dessus. Dans toutes les vallées les caves sont creusées porte à porte, souvent sur deux étages et, quand c'est possible, des deux côtés de la route. Les déchets de tous ces piquages s'appelaient le manier et servaient à l'entretien des cours de fermes et des chemins. Toutes les caves se sont agrandies au fil des temps en comptant quelques mètres par génération.

Environnement et cadre de vie

Les souterrains : Trois départs de souterrains voûtés à Parçay : un au château de Meslay, et deux autres à la Commanderie, tous les trois condamnés.

Le poste de police : Une petite bâtisse remarquable non pas par son architecture, mais par son passé riche de souvenirs. Construit au XIX^{ème} siècle, il n'avait jamais beaucoup fait parler de lui. Il rendait les services pour lesquels il avait été bâti : hébergement des compagnons de la

route et cellule de police (dégrisement), jusqu'au jour où, vers la fin des années 50, une roulotte transportant la famille Duville, des vanniers, fut percutée par une voiture sur la RN 10 à Parçay. Le cheval fut tué sur le coup et le patriarche qui tenait les guides eut les deux jambes coupées. Il fut hospitalisé en urgence et le reste de la famille, se retrouvant dehors, fut hébergé par la commune dans le poste de police pendant des mois, à tel point qu'une petite fille y est née, avant que la famille ne reprenne sa route. Plus tard, un compagnon y a vécu seul pendant plusieurs années et y est mort. Elle a aussi servi de centrale électrique et de bar pour les matches de foot et les fêtes au théâtre de verdure.

Le parc de la Grand-Maison : Ce magnifique parc d'environ un hectare en plein centre bourg borde la mairie et la salle Saint-Pierre. Son existence est due à une mésentente familiale : une dame ayant perdu sa fille mariée sans enfants se fâcha avec son gendre et elle décida de donner ce terrain à l'association Parcillonne d'éducation populaire. C'était une vigne et du terrain nu, et à l'initiative du chanoine Georges, un architecte élaborait une étude de plantation d'arbres de différentes essences. Ce sont les jeunes Parcillons nés dans les trente premières années du siècle qui arrachèrent la vigne et plantèrent tous les arbres (hiver 46-47). Pendant longtemps, ce parc resta le privilège d'une certaine partie de la population qui se souvenait de la séparation de l'Église et de l'État. Puis, les générations se succédant, les rancunes s'estompèrent et permirent une entente entre l'APEP et la municipalité. Ce parc, lieu de détente et de loisirs, est maintenant ouvert à tous et permet d'organiser de très belles fêtes.

Communications : 4 km de Nationale 10, route reliant Paris à l'Espagne; le CD 77 de Chanceaux à la RN 152 (Rochecorbon); le CD 129 du centre bourg à la RN 10 qui desservait la ferme de la Pécaudière, la ferme de Chizay et à partir de 1918, le camp d'aviation nord (dit Camp de Parçay). Plus tard, vers 1930, l'aéroclub Air Touraine, et une aérogare dotée d'une ligne aéropostale (Air Bleu); le CD 76 qui partait de Vernou pour aller à Saint-Étienne-de-Chigny via Chanceaux-sur-Choisille en passant près de la ferme de Meslay. Les routes du bourg, parcourues par les chevaux, étaient toujours propres : on ramassait le crottin pour les fleurs.

Plus de 80 foyers vivaient de la terre, environ 160 chevaux contribuaient au travail, plus de 250 vaches, une centaine de moutons, 200 chèvres. Près de 100 cochons étaient sacrifiés tous les ans et plusieurs centaines de volailles animaient les cours de fermes et les champs alentour, pendant qu'un nombre important et méconnu de lapins

grignotaient dans les clapiers. Dans chaque ferme on trouvait au moins un chien de chasse, un chien de berger et souvent des ratiers. De nombreux chats côtoyaient les habitations, d'ailleurs chaque porte de grenier était percée d'une chatière.

Plus de 60 fosses ou mares retenaient les eaux de pluie et assuraient les arrosages des jardins et l'abreuvement des animaux. Toutes ces petites pièces d'eau étaient habitées par des salamandres, tritons, insectes d'eau, moustiques et surtout poissons et grenouilles, ce qui faisait le bonheur des gosses. De plus, elles pouvaient permettre de lutter contre les incendies.

Les sources : Pendant la guerre, vers 1942, la nappe d'eau de la vallée des Locquets a monté considérablement, à tel point que deux caves situées dans le fond de la vallée et creusées sous le bois de Château Gaillard étaient inondées jusqu'au plafond. Il a fallu remonter le niveau des autres caves avec du mâchefer pour ne pas marcher dans l'eau. Dans certains puits de la vallée, l'eau n'était qu'à un mètre environ de la margelle. Dans les mêmes moments, une source a jailli à quelques mètres de la rue des Sports (dans le nouveau parking), près du forage actuel. Une autre source s'est manifestée à la Roche Deniau, dans les caves où il a fallu passer un drain jusqu'au fossé. Ces sources ont disparu comme elles étaient apparues, mais elles peuvent revenir !

Evolution de la population

| | | |
|-------------|-------------|-------------|
| 1901 : 611 | 1906 : 598 | 1911 : 554 |
| 1921 : 529 | 1926 : 572 | 1931 : 620 |
| 1936 : 662 | 1946 : 629 | 1954 : 638 |
| 1968 : 781 | 1975 : 1112 | 1982 : 1538 |
| 1999 : 2198 | | |

Entre 1911 et 1921, la diminution de la population est due aux morts de la guerre 14-18. Avant la guerre de 39, une quinzaine de couples militaires avec enfants habitaient à Parçay. Ils sont partis à la mobilisation, ce qui explique la baisse démographique de 1946.

Le service militaire

Tous les garçons (19 ans dans l'année) étaient convoqués à la Mairie du canton pour le conseil de révision. Ils passaient devant des médecins à la pesée, sous la toise et subissaient d'autres attouchements plus intimes (pour s'assurer qu'ils étaient des hommes). Ils passaient tout nus en file indienne et exécutaient un demi tour devant les personnalités militaires et civiles. Selon le résultat de cet examen, on



pouvait être bon pour le service, ajourné (pour une année) ou simplement réformé, ce qui était assez rare. Celui qui était bon pour le service achetait une grande cocarde tricolore qu'il arborait fièrement. Suivait une grande fête qui pouvait durer jusqu'au lendemain ou plus. Certains ne partaient pas en service actif mais étaient affectés à un service auxiliaire non combattant.

Six mois ou un an après, c'était l'appel sous les drapeaux par une convocation qui donnait droit à la gratuité du train. Sur le quai de la gare d'arrivée, une patrouille en uniforme nous attendait pour nous conduire à la caserne. Selon la corpulence, l'aptitude ou le métier, on était affecté dans une des trois armes (Terre, Air, Mer), en France ou dans les colonies, et après 1918 et 1945 en occupation.

C'était pour la plupart des jeunes la grande aventure. La durée du service a beaucoup changé durant ces cinquante années : Trois ans, deux ans, dix huit, seize ou douze mois. Le seul moyen de choisir son arme était de s'engager pour trois ou cinq ans ou de devancer l'appel, ce qui faisait partir avec la classe d'avant.

On couchait dans des chambrées de vingt à quarante soldats. Tous les ordres étaient donnés par le clairon ou la trompette de cavalerie : le réveil, la soupe de midi, la soupe du soir,

l'extinction des feux, le drapeau, l'appel des consignés... Toute la matinée, pendant les classes, on suivait l'école de section (maniement d'armes et défilés). Vers midi, déjeuner au réfectoire (il fallait avoir faim). L'après-midi était plus tranquille : on faisait de la théorie et ceux qui ne savaient pas lire étaient pris à part en rattrapage. Vers 17 heures, dîner dans les mêmes conditions qu'au déjeuner. Après les classes, on était désigné chacun son tour pour monter la garde au poste de police, ou dans des endroits stratégiques tels que dépôt de munitions ou dépôt d'armes, jamais plus de deux heures sans être relevé.

Le soir, on pouvait sortir librement en saluant le poste de police et le chef de poste qui surveillait notre tenue. Il fallait rentrer à une heure bien déterminée ou avoir une permission de nuit. Il y avait aussi des permissions de vingt-quatre ou quarante huit heures, ou même quinze jours de détente après les classes. Il fallait sortir en uniforme, d'abord pour passer le poste de police, mais aussi pour ne pas payer les moyens de transport.

Les punitions : La «taule», trois, quatre, huit jours. Bien peu sont passés à côté, mais ce n'était jamais bien grave.

La consigne au quartier (pas de permission) pendant le temps de la punition.

N'oublions pas les corvées, comme la célèbre corvée de «pluches».

On touchait une petite solde ainsi que des cigarettes «troupe» chaque semaine.

En arrivant à l'armée, on perdait un peu son identité : tout le monde était habillé et traité de la même manière par les supérieurs. Il n'y avait aucune différence sociale. Ce système qui en rabaisait quelques uns en relevait d'autres.

Après la dernière guerre, le service a repris en 46/47. Pendant les grandes grèves de 48 deux classes ont été rappelées (la 47-1 et la 46-2) pour ramasser les ordures dans la ville et assurer les transports publics, comme le métro à Paris. Plusieurs régiments ont été envoyés dans les mines et à Clermont-Ferrand chez Michelin pour ramener l'ordre car il y avait de gros problèmes. Au début des années 50, l'armée s'est bien réorganisée.

Heureusement, en dehors de ces événements graves, il y avait les fêtes. Les appelés fêtaient la bascule (la moitié du service), le Père Cent (100 jours avant la libération) et la quille, le jour de la libération. Rares sont les jeunes qui ont gardé de mauvais souvenirs de leur service militaire (en dehors des guerres naturellement).

La vie de famille

Au début du siècle, quelques propriétaires fonciers et gros fermiers se faisaient appeler maître ou maîtresse, mais ça n'a pas dépassé le premier quart du siècle. Deux générations, parfois trois, cohabitaient dans le même foyer. Il n'était pas possible de faire autrement, on était obligé de se supporter et de se tolérer (les maisons de retraite n'existaient pas), de toute façon le contraire eut été impensable. La génération la plus âgée était prépondérante sur les autres, l'ordre hiérarchique étant un peu dépendant des titres de propriété. Les parents ou grands-parents, (selon la santé ou la validité) aidaient beaucoup la fermière dans tous ses travaux (préparation des repas, laiterie et aussi jardinage) et pour la garde des enfants. Jusqu'à la guerre de 39, certains enfants vouvoiaient leurs parents et grands parents. Les demandes en mariage étaient faites solennellement par le père du futur marié.

Les femmes faisaient vivre et fonctionner la ferme, elles amélioraient l'ordinaire par la vente du lait, des fromages, des œufs, des poules, poulets et lapins. Malgré cela, elles étaient trop effacées, mais savaient se faire respecter et prendre des initiatives quand il le fallait. Elles venaient rarement au bourg faire leurs courses (les commerçants passaient), on les voyait bien peu aux fêtes, elles n'assistaient pas aux banquets, elles n'avaient pas le droit de vote. Même à l'église, elles ont été séparées des hommes jusqu'en 1978. Cela n'empêcha pas qu'entre les deux guerres et par nécessité, quelques unes passèrent leur permis de conduire; c'était un début.

La santé

Les enfants naissaient à la maison familiale avec l'aide d'une sage-femme, d'un médecin généraliste ou des deux. Tous subissaient des vaccins sur un bras et passaient par l'épreuve des maladies infantiles (varicelle, rougeole, coqueluche, oreillons). Les deux médecins généralistes avaient leur cabinet à Vouvray, donc, pour la grande majorité des patients, impossible d'y aller. Le médecin devait se déplacer, d'abord avec une voiture à cheval, puis avec une automobile. Il assurait beaucoup d'interventions sur place, comme de réduire une fracture, remboîter ou plâtrer un membre, inciser un abcès, déboucher les oreilles, mais aussi curetage après fausse couche, pose de ventouses simples ou scarifiées (un coup de bistouri pour enlever le mauvais sang), pose de sangsues, badigeon du fond de la gorge au bleu de méthylène pour les angines (avec l'urine

bleue à la clé), prescriptions de purges à l'huile de ricin, huile de foie de morue et beaucoup d'aspirine.

On allait rarement à l'hôpital : Il fallait que ce soit grave. C'était presque toujours à la suite de la visite d'un spécialiste amené par le médecin ou pour une appendicite. Les malades ne mouraient pas souvent à l'hôpital. Lorsqu'il n'y avait plus d'espoir, on ramenait les gens chez eux pour y mourir.

Dans les familles au début du siècle, on ne dérangeait le médecin qu'en cas de maladie grave, aussi traitait-on les bobos avec des remèdes de « bonnes femmes ». On utilisait beaucoup de tisanes ou de décoctions préparées dans une bouillotte au coin de l'âtre avec des plantes que l'on ramassait et qu'on faisait sécher sur des claies dans le grenier :

- le tilleul pour les nuits calmes et la digestion.
- La pariétaire et la queue de cerise pour les problèmes urinaires.
- La chélideine contre les verrues.
- La molène et l'ache mâle contre les coups.
- Les pétales de fleur de lys macérées dans de l'alcool pour faire cicatriser les plaies.
- L'armoise comme emménagogue (écoulements menstruels).
- Les racines de chiendent ou la tisane de « quatre fleurs » contre la toux.
- Pour un gros rhume, on badigeonnait la poitrine avec de la teinture d'iode ou on appliquait un cataplasme de farine de moutarde.
- Des feuilles de plantin ou un cataplasme de mie de pain trempée dans du lait bouillant traitaient les furoncles et les panaris.
- Un cataplasme de feuilles de vigne bouillies dans du vin rouge réduisait les hématomes.
- Pour désinfecter les plaies légères, l'eau bouillie suffisait. Pour les plaies plus importantes, l'alcool à 90^{ème} (souvent prise à l'alambic) était très utilisé, ainsi que les feuilles de plantin.
- Pour les caries, on arrêtait la douleur en plaçant sur la dent un petit coton trempé dans la goutte (eau de vie).
- Contre la constipation, on donnait aux enfants du sirop de pommes de reinette et aux adultes de l'huile de ricin.
- L'ail cru, très employé en cuisine, servait de vermifuge, ainsi que, pour les enfants, l'amande de graine de citrouille fourragère (beaucoup cultivée pour nourrir les vaches).
- L'ammoniaque (urine) était utilisée pour combattre les hémorragies.
- L'eau de neige soulageait les brûlures.
- Une cure de pissenlits ou de chicorée amère servait de dépuratif.
- Surprenant aujourd'hui : faire lécher une plaie par un chien était considéré comme un bon antiseptique.



Le travail à la ferme

Le fermier : C'est lui qui prenait les grandes décisions pour la bonne marche de la culture, le choix des semences, les endroits où semer en respectant les emblavures par tiers ou quarts, la vente des céréales, l'achat ou la vente des chevaux et vaches. En plus, quand il le fallait, il aidait sa femme.

Beaucoup de petites exploitations n'avaient pas d'employés, c'est donc lui qui faisait tous les gros travaux des champs.

La fermière : Elle jouait un grand rôle dans la vie de tous les jours :

La nourriture : trois repas par jour l'hiver, plus une collation l'été qu'elle portait souvent aux hommes dans les champs.

La lessive : Une fois par semaine, dans la buanderie, elle faisait dans un chaudron ce qu'on appelait la buée (faire bouillir de l'eau avec de la cendre de bois) ou plus tard le lessu (les cristaux de soude remplaçaient la cendre) pour y plonger le linge. Ensuite, à l'aide du battoir, le rinçage avec de l'eau du puits, à la fosse ou, après déplacement en brouette ou carriole, au lavoir de La Planche, à Rochecorbon, sur le ruisseau la Bédouire. Elle étendait le linge sur des fils ou sur l'herbe pour le faire sécher, puis passait au repassage avec un fer contenant de la braise ou une semelle métallique chauffée devant le feu, enfin l'amidonage pour les cols de chemises, les coiffes et les corsages.

La vaisselle se faisait dans une bassine ou, selon l'installation, dans la cuisine ou dans la buanderie, souvent dans un évier en grès (taillé dans la masse).

Le ménage : elle balayait tous les jours et lavait la place au moins une fois par semaine, à genoux avec une brosse en chiendent, du savon noir et une serpillière en jute. Une fois par an, au printemps (nettoyage de Pâques), toute la maison y passait.

Les enfants : elle assurait leur éducation et les aidait pour les devoirs d'école et les leçons. Les enfants pouvaient l'aider dans de petits travaux comme donner du grain aux poules, de l'herbe aux lapins ou garder les vaches et les chèvres aux champs.

Travail de la ferme : elle s'occupait de la basse-cour. Les poules et les canards étaient nourris avec de l'orge et de l'avoine, et l'hiver avec une pâtée de pommes de terre cuites mélangées avec du grain aplati, ce qui les faisait pondre.

Les vaches et les chèvres : Dans les petites exploitations, elle remplaçait le vacher, récupérait le lait et commençait le travail en laiterie; le lait de chèvre était mis dans des pots de grès d'un litre avec quelques gouttes de présure pour le faire cailler. Lorsque le lait était pris, elle renversait les pots de grès sur d'autres, percés de trous pour l'égouttage (des faisselles); ces fromages étaient consommés à la ferme ou vendus, ceux qui restaient étaient enduits d'une couche de gros sel et de charbon de bois écrasé pour faire le fromage sec dit fromage bleu. Dans certaines fermes importantes, le lait de vache était en partie transformé en beurre ou vendu au détail à des particuliers qui venaient le chercher avec des laitières de 1 ou 2 litres, en tôle émaillée ou en aluminium avec un couvercle, et le reste était pris par un laitier qui allait le vendre en ville. L'été, pour garder le beurre au frais, on le mettait dans un beurrier en terre que l'on plaçait dans un panier accroché au tour du puits et on le descendait à quelques mètres au-dessus de l'eau, où la température ne dépassait pas 10 à 15 degrés. On le faisait aussi pour la boisson (les réfrigérateurs n'étaient pas encore arrivés).

Le ou les cochons étaient nourris avec l'eau de vaisselle (sans détergeant), les déchets de cuisine (épluchures, restes), les résidus de laiterie (petit lait, babeurre, maigre de fromage), des pommes de terre cuites et de la farine d'orge. On pouvait élever deux cochons et n'en consommer qu'un, l'autre étant vendu au charcutier.

En dehors de la maison, elle gardait les vaches et les chèvres avec son chien, souvent en ravaudant ou en tricotant. Dans les vignes elle sarmentait et accolait, elle allait à l'herbe pour les lapins, elle allait échardonner (couper les chardons avec une échardonnette) au printemps dans les champs de céréales.

Les employés de la ferme :

Le charretier ne s'occupait que des chevaux et de tous les travaux qui en dépendaient. Il couchait très souvent dans l'écurie, en hauteur ou au-dessus de l'abat-foin. Debout tous les matins à 5 ou 6 heures, il devait donner à manger

aux chevaux (avoine, fourrage ou paille hachée avec de la mélasse), les curer, transporter la litière souillée sur la forme à fumier située dans la cour de la ferme, remettre de la paille fraîche, les étriller et les faire boire avant de commencer, vers huit heures, après un petit déjeuner copieux, sa véritable journée de travail, qui finissait avec le jour. Les travaux et leurs horaires étaient rythmés par le soleil et le repos obligatoire des chevaux.

Le vacher (ou la vachère) se levait à peu près à la même heure. Vers 6 heures, il curait les vaches, assurait la traite du matin et mettait le lait en sûreté dans la laiterie de la ferme. L'été, il menait les vaches au pré pour qu'elles broutent et s'en revenait à l'étable changer la litière, puis assurait la traite du soir. L'hiver, les vaches étaient nourries à l'étable avec du fourrage et de l'augée (betteraves concassées mélangées à de la balle de blé), de la citrouille en morceaux et des choux fourragers. Les chèvres profitaient des mêmes préparations. Tous les jours, il fallait les conduire à la mare pour boire ou les abreuver avec l'eau du puits.

La bonne, qui pouvait être embauchée à partir de 12 ans (fin de l'école primaire), était entièrement sous les ordres de la fermière. Elle était là pour la seconder : basse cour, traite des vaches et des chèvres, travail à la laiterie et éventuellement quelques travaux dans les vignes ou les champs.

Les compagnons de la route : Ces chemineaux (étymologiquement à pied sur les chemins) étaient du personnel saisonnier employé du printemps à l'automne dans des travaux tels qu'éclaircir les betteraves, bêcher les pommes de terre ou la vigne, écarter le fumier dans les champs avec une fourche. Ils demandaient asile à la mairie pour 24 heures (qui pouvaient être renouvelées) et étaient logés dans le poste qui servait aussi de poste de police : c'est la petite bâtisse qui existe toujours derrière l'école maternelle. Certains couchaient dans les granges où ils travaillaient. Le patron leur demandait de lui laisser pour la nuit papiers, tabac, briquet ou allumettes.

La louée : Les accords d'embauche se faisaient lors de la fête annuelle avec forains qu'on appelait l'assemblée, et le changement de patron intervenait le 24 juin, jour de la Saint-Jean. Ceux qui voulaient louer leurs services se reconnaissaient par le port du fouet ou d'un fil fouet autour du cou. Pour entériner l'entente, le patron donnait une pièce au futur employé. Ce dernier demandait souvent de ne pas manger de saumon plus d'une ou deux fois par semaine.

Le logement

Une grande salle de séjour, (carrelée avec du carreau de Château-Renault) avec une cheminée de 1,50m à 2m de large servait aussi de salle à manger et de cuisine. On y trouvait une grande table rectangulaire avec des bancs, ou ronde à allonges avec des chaises pailonnées Pas très loin de la cheminée, des chaises basses et cannées (chauffeuses), une maie et une huche à pain, le tout en bois, une grande armoire en merisier ou en noyer et un buffet vaisselier. Quelquefois dans cette pièce se trouvait un lit de dépannage collé contre un mur et un fauteuil. Rares étaient les fermes qui avaient une salle à manger.

Les chambres carrelées ou parquetées étaient desservies par un couloir ou par des portes pour passer de l'une à l'autre. Les lits à rouleaux de 110 à 130 cm de large étaient toujours placés contre un mur. Ils étaient équipés de sommiers recouverts d'un matelas de laine ou de balle d'avoine (ballière), de draps solides et râpeux, d'une couette de laine et d'un édredon de plumes. Il y avait aussi des lits-cages (pliants); Chaque chambre avait sa commode, deux ou trois chaises et quelquefois un fauteuil, une table de toilette en bois recouverte de marbre. Dessus, une grande cuvette en faïence, sur le côté deux baguettes pour faire sécher les serviettes et au sol un broc plein d'eau. Des chambres pouvaient être aménagées en mansardes dans le grenier pour le personnel ou les enfants.

Une buanderie communiquait avec la grande pièce. On y trouvait les chaudrons et tout le matériel de ménage et de lavage.

Une laiterie (endroit frais), où l'on faisait les fromages et éventuellement le beurre (certains fromages séchaient pendant quinze jours à trois semaines), quelquefois une cave voûtée sous la maison ou un cellier (très utile pour le vin et les légumes) et dehors, pas très loin de la maison, un serre-bois avec bien entendu du bois sec, des bourrées et des javelles.

Le confort

L'eau : Elle venait des puits privés ou communs (5 ou 6 droits de puisage). Il fallait la tirer au seau en tournant la manivelle. La profondeur des puits, selon qu'on était sur le plateau ou dans une vallée variait de 15 à 30 mètres. On utilisait aussi l'eau de pluie, récupérée par les gouttières dans des bassins en ciment ou des citernes. On s'en servait pour l'arrosage, le lavage des légumes et la toilette. Les premières installations de pompes sur les puits sont arrivées avec l'électricité, vers la fin des années 20. Quelques puits communs voûtés, en pierres de taille, existent toujours et mériteraient d'être rénovés.



Puits à chapelle

Il n'y avait pas beaucoup d'eaux usées, uniquement toilette, lessive, nettoyage et vaisselle. Toutes les maisons avaient un puits perdu (un trou de plusieurs mètres cube rempli de cailloux) où l'eau se filtrait et s'infiltrait dans la terre.

La toilette : Elle avait lieu dans la buanderie, dans des baquets de bois ou plus tard dans des bassines en tôle galvanisée d'une soixantaine de litres. L'hiver, on se lavait devant la cheminée de la grande salle de séjour dans les mêmes conditions, les enfants d'abord et les parents quand les enfants étaient couchés. On se lavait les cheveux avec de l'eau de gouttière, beaucoup plus douce que l'eau du puits. En plus du savon, on utilisait les rhizomes de saponaire (plante sauvage). Les hommes se rasaient au coupe chou au moins une fois par semaine, le samedi. Les eaux sales étaient jetées dans le puits perdu.

Les toilettes : Pas de wc à la maison, ils étaient dans un coin du jardin : une cabane avec une porte ajourée en haut et une planche percée où l'on pouvait s'asseoir au-dessus d'un trou qu'il fallait vider selon les besoins avec un godet au bout d'un grand manche. Le papier journal faisait office de papier toilette. Les seaux hygiéniques et les pots de chambre étaient vidés sur la forme à fumier (curage des animaux). Après sont venues les fosses étanches vidées par les vidangeurs qui déversaient tout cela dans les champs alentour.

Le chauffage : Une grande cheminée qui souvent fumait par manque d'air dans la salle de séjour : une vitre coulissante (imposte) située en haut de la porte permettait de régler l'arrivée

d'air. Les portes tourangelles, en deux parties, donnaient aussi la possibilité de n'ouvrir que la partie supérieure. Dans les chambres, des cheminées prussiennes ou de petites cheminées qui plus tard ont reçu les tuyaux de poêles à bois, au charbon ou à pétrole. L'hiver, on baignait le lit avec une bassinoire en cuivre pleine de braise, remplacée plus tard par des briques chaudes. Les années 20 amèneront les cuisinières (Rosière ou Chappée), d'abord en tôle ornée de cuivre puis en fonte émaillée, avec un four et une réserve d'eau chaude, ce qui changea le travail des femmes ainsi que les habitudes de toilette.

Les fours à pain : Au début du siècle, beaucoup de fermes possédaient leur four à pain, construit après la révolution. C'était un ouvrage d'une construction délicate qu'on confiait à un maçon spécialisé afin de réaliser une belle voûte en briques. Allumer le four, surveiller la montée en température puis la cuisson supposait une présence de toute la journée. Outre le pain, on y cuisait aussi les pièces lourdes : pâtés, rôtis, gigots, oie ou dinde...

L'éclairage : Il y eut d'abord les quinquets (à huile), les chandelles de suif, les bougies, les lampes à pétrole (matador), à essence (lampe pigeon) et au carbure acétylène. Dehors, c'était la lampe tempête à pétrole. L'électricité est arrivée dans les années 1920, quartier après quartier.

Les ordures ménagères : Il n'y avait aucun ramassage, mais il n'était pas nécessaire : beaucoup de produits étaient vendus en vrac, les récipients étant fournis par la clientèle. Les bouteilles étaient en verre échange et les emballages papier finissaient dans la cheminée (il n'y avait pas de plastique).

Les travaux de la ferme

Les engrais : Au début du siècle, on utilisait le sulfate d'ammoniaque (azote), le superphosphate (acide phosphorique), le chlorure (potasse), le guano et le poisson (engrais complet), les scories (déchets de fonderie) et le nitrate de chaux (azote nitrique).

Les surfaces : La chaînée : 66,66 m², l'arpent : 100 chaînées, l'hectare : un arpent et demi.

Les mesures utilisées pour le grain : le décalitre, le double décalitre ou boisseau, l'hectolitre (80 kg de blé) et l'hectolitre et demi chargé à 100 kg.

LA VIGNE :

La zone d'A.O.C. Vouvray a été délimitée en 1936, déterminée suivant la similitude des sous-sols et officialisée par le cadastre viticole déposé en mairie.

Les espèces de raisins : Les rouges : Othello, Côt, Grolot, Gamay teinturier, Petit boucher, Bourgogne, Bacot. Les blancs : Gros et menu Pinot (Chenin blanc), Rayon d'or, Noah, Chasselas blanc. Certains vigneronns faisaient leurs greffes eux mêmes : Ils prenaient les greffons dans leurs vignes et les greffaient sur des plants résistants au phylloxera (riparia). Pour la plantation, on défonçait le rang de vigne à la fourche à bêcher ou on confiait le travail à un entrepreneur qui travaillait avec une charrue tirée par un treuil actionné par un moteur à vapeur..

La taille : avec un sécateur à ressort dont la lame était équipée d'une petite hache et la contre lame d'une serpette, on pratiquait la taille en gobelet (rappel de la forme du cep) à deux ou trois yeux sur du bois franc (bois de l'année) en laissant cinq à six poussiers par cep, et parfois pour reformer un cep, une tige de dix à quinze centimètres (arlupette). Le bois ou sarment était laissé dans le rang (un rang sur deux). C'était très souvent les femmes (sarmenteuses) qui assuraient le ramassage par poignées (javelles) liées avec des brins d'osier. Ces javelles étaient ensuite rassemblées au bout des rangs et mises en fagots d'une dizaine, liés aussi avec de l'osier. Les osiers nécessaires à ces travaux étaient plantés au bout de toutes les vignes. Les fagots étaient rentrés à la ferme et stockés en tas comme des meules. On les utilisait pour allumer les cheminées, chauffer les chaudrons ou pour faire une flambée. Le terme déraler désignait l'action de couper un membre d'un cep.

Les labours : En mai, avec une charrue vigneronne, on déchaussait les ceps, mais on ne pouvait pas trop approcher de ces derniers sans faire de dégâts, alors on employait une charrue déportée (décavaillonneuse) qui enlevait presque toute la terre sous les ceps, le reste était tiré à la main avec une grosse binette ou un pic à quatre cornes courtes. Au début du siècle, tout ce travail se faisait entièrement à la main avec un pic à trois ou quatre cornes (bêchage en plein). Un appareil muni de plusieurs dents (canadien), tiré par un cheval, était passé dans les rangs. Après les vendanges, il y avait le renchaussage des vignes à la charrue. Ces travaux étaient effectués avec des chevaux dociles et calmes, habitués à s'arrêter à la moindre résistance.

L'accolage se faisait par cep avec des petits joncs des prés, de la ficelle sisal ou de la paille de seigle, ou avec des crochets d'accolage sur les fils de fer.

L'éboutage se faisait à la baguette ou à la faucille.

Les traitements : Ils commençaient dans le mois de mai, toujours avant les orages de Pentecôte.

Pour le mildiou, du sulfate de cuivre et de la chaux, pour l'oïdium du soufre jaune (quelquefois noir). Ces produits étaient répandus avec des pulvérisateurs à dos d'homme puis, plus tard, avec des machines tirées par un cheval. Tous les traitements se terminaient au 14 juillet.

Vendanges rouges et blanches, de septembre à novembre. Pour le rouge, on cassait la tige de la grappe à la main. Pour le blanc, on utilisait un sécateur. Dans les deux cas, les raisins étaient déposés dans des seilles en bois (la jalée) et ramassés par le hotteur. Les hottes en osier étaient calfatées à la gemme (sève de pin) pour en assurer l'étanchéité. Vers 1930, on commença à utiliser des hottes et des seaux en tôle. Au début du siècle, les raisins étaient



(5 vendangées le matin et 5 le soir). Au début, le pressoir n'avait pas d'entourage (pressoir à lanterne). On versait le raisin autour d'une grosse vis en bois, installée du plafond de la cave au sol cimenté, et munie d'un gros écrou également en bois qui descendait vers le raisin sur lequel on avait disposé des madriers. De cet écrou partait un madrier de chêne de 5 à 6 mètres, prolongé d'un câble qui venait s'enrouler sur un tour. C'est en tournant la manivelle qu'on serrait le pressoir et que le jus tombait dans le tire-vin. Le marc non écrasé (le pressoir n'avait pas d'entourage) était coupé avec un coupe marc (sorte de serpe inversée munie d'un grand manche) et repris pour la prochaine pressure. Plus tard, l'arrivée des pressoirs mécaniques à clavettes et à vérin avec entourage en bois a bien simplifié le travail.

À la fin des vendanges, les vendangeurs posaient un bouquet sur la dernière charrette puis l'accrochaient à la porte de la cave. Le patron n'avait plus qu'à déboucher des bonnes bouteilles et fêter le berlot par un repas amélioré.

Après les vendanges, n'importe qui pouvait ramasser pour lui les grappes en tête des ceps qui n'étaient pas mûres au moment des vendanges (les albotes).

La vinification :

POUR LE ROUGE, le raisin versé dans la cuve lors des vendanges était foulé aux pieds tous les jours pour que le jus remonte par-dessus le chapeau (marc remontant). Pour simplifier le travail, la cuve était recouverte de planches. Quelques planches étaient posées perpendiculairement sur les premières et appuyées au plafond par des morceaux de bois (des chandelles), ce qui empêchait le raisin de remonter : on appelait cela barrer la cuve. Après une dizaine de jours de fermentation on allait tirer la cuve, c'est à dire ouvrir le robinet et recueillir le jus dans le tire vin, puis le transférer dans les fûts. Le marc était resté dans la cuve, empêché de sortir avec le jus par une javelle tenue par une grosse pierre de silex, qu'on avait eu soin de poser à la sortie intérieure de la cuve lors des vendanges. Après



montés dans la charrette et mis dans de grands baquets évasés (les puettes) et écrasés au pilon de bois ou aux pieds nus. Plus tard on les passa dans un broyeur à manivelle posé sur des poinçons ouverts (gueules bées).

POUR LE ROUGE, le raisin était mis directement dans les cuves, seule la fabrication d'un rosé nécessitait un passage au pressoir. On appelait «vin sous pieds» le rosé obtenu avec le jus s'écoulant sitôt les raisins foulés.

POUR LE BLANC, les puettes ou les gueules bées étaient versées dans le pressoir, pas plus de dix



s'être renseigné sur la présence éventuelle de gaz carbonique dans la cuve en y descendant une bougie allumée, on pouvait à l'aide de fourches à pierre passer le reste de raisin dans le pressoir pour le sécher et récupérer le vin. Le marc sec était remis dans la cuve pour distillation ultérieure.

POUR LE BLANC, selon l'époque : Dans le premier demi siècle, le raisin blanc était déposé dans le pressoir en bois, ou dans le pressoir avec vis en fer partant du sol avec entourage (c'est celui là que nous allons décrire). Le pressoir plein, on recouvrait le raisin avec un plancher de chêne de 7 à 8 centimètres d'épaisseur épousant exactement l'arrondi de l'entourage, puis par dessus, quatre à huit madriers de vingt à vingt-cinq centimètres au carré et deux grosses pièces de bois d'un mètre vingt à un mètre trente de long et d'au moins quarante centimètres au carré (les cochons) qui venaient s'ajuster à l'écrou mécanique. Le premier pressurage (coup d'abe) était fait avec un petit levier (1,50 mètre) poussé par un homme ou deux. Ce premier jus s'appelait la goutte. Ensuite, on remontait l'écrou, on enlevait les madriers (la charge) et on bêchait la motte (le marc de raisin) avec un pic. On remettait la charge et on recommençait avec un grand levier (3 à 4 mètres) en modifiant sur l'écrou l'emplacement des clavettes, ce qui donnait une plus grande force par démultiplication. Trois ou quatre hommes poussaient sur le levier jusqu'au séchage. Le dernier écoulement s'appelait le jus de presse. Le jus recueilli dans le tire vin était mis en fûts de 110 à 125 litres (le quart), de 220 à 250 litres (la pièce), de 500 à 600 litres (la tonne ou demi-muid), avec au début du siècle des seaux et des entonnoirs en bois ou des pompes à levier ou à manivelle puis, grâce à l'électricité, des pompes électriques. Le marc était remis dans des cuves ou poinçons recouverts de planches et fermés hermétiquement avec du mortier de chaux pour assurer une fermentation. Ce marc était destiné à la distillation pour fournir l'alcool vinique à l'état et les 10 litres d'alcool pur aux vignerons

possédant un droit de bouilleur de cru. Au fond du tire vin, un petit emplacement creusé dans le ciment permettait de ramasser tout le jus avec une petite cuvette en bois taillée dans la masse (la sébile), qui servait aussi lors de la mise en bouteille à récupérer les gouttes qui tombaient de la chantepieuvre. Une semaine après la mise en fût, le jus de raisin (moût) se transformait en vin nouveau (bernache), très agréable à boire mais trouble. Quand le vin a fini de bouillir, il s'éclaircit, et on le soutire au moins quatre fois, par temps clair, ou gelée de préférence. Ensuite, le collage pour terminer l'éclaircissement avec du blanc d'œuf ou de la gélatine de Russie (on bat le vin à la dodine, tige métallique recourbée et percée de trous); le ouillage, action de compléter le plein des fûts pour éviter l'oxydation qui donne un goût de jaune ou de baissière. Enfin, en avril, la mise en bouteilles pour la consommation personnelle et la vente, exclusivement en fûts. Lorsque le vin était bon à goûter, on faisait dans certains fûts un trou avec une petite vrille et on bouchait ce trou pour arrêter l'écoulement du vin avec un petit cône de bois (le douzil).

Une boisson issue du raisin : la bouette. Pour la faire, on mettait dans une gueule bée du marc de raisin non fermenté et non pressé, de l'eau et du sucre qui faisait repartir une fermentation, puis on bouchait le tout hermétiquement. On obtenait une boisson agréable, pétillante, presque nulle en alcool, très utile les jours d'été pendant les grands travaux.

LES CULTURES :

L'assolement triennal :

rotation des cultures sur trois ans.

1^{ÈRE} ANNÉE : Semis d'automne : Blé, avoine d'hiver.

2^{ÈME} ANNÉE : Semis de printemps : Orge, avoine noire (pour les chevaux et la basse cour). Il y avait toujours au moins une demi récolte d'avoine d'avance dans le grenier, car on ne donne pas d'avoine fraîche aux chevaux.

3^{ÈME} ANNÉE : Les guérets cultivés et les affiages : carottes blanches et rouges, rutabagas, citrouilles, maïs fourrager, choux fourragers. Les betteraves et les pommes de terre permettaient de désherber le terrain car ce sont des plantes sarclées. Les espèces de pommes de terre : early rose, étoile du nord, abondance de Metz, saucisse, ackerzegen, corne de bélier, belle de Fontenay, bintje.

Cultures des céréales : On transportait avec un cheval et un tombereau du fumier de la ferme dans les champs, pour y être écarté à la fourche. Début septembre, certaines araignées tissent de légers fils tendus sur le sol ou entre arbres et buissons : ce sont les fils de la vierge nommés

aussi couvrailles et ils annonçaient la période des semailles. On labourait pour semer le blé. On se servait d'une charrue ou du brabant double, engin à deux socs (dont un seulement labourait), qu'on retournait à chaque reprise d'une raie.



Avec deux bons chevaux, on pouvait labourer un arpent par jour. Tout de suite après, on passait la herse pour casser les mottes et on semait à la main, et plus tard au semoir mécanique. Un dernier hersage permettait d'enterrer le grain. Au printemps, hersage et roulage pour désherber et faire taler le blé, et à partir des années vingt, épandage de nitrate de chaux ou de soude. Puis c'était la guerre aux chardons, que l'on coupait avec une échardonnette (petite pelle de métal de 5 à 6 centimètres de large, 7 à 8 centimètres de haut avec une douille pour pouvoir y mettre un manche), travail des femmes et des enfants. Dans les champs, comme dans les vignes et dans les arbres fruitiers, on disposait des épouvantails souvent très simples (une croix de bois habillée de paille recouverte de vieux vêtements et d'un chapeau) afin d'effrayer les oiseaux.

Les moissons : Toujours en juillet. Au début du siècle, on fauchait tout à la faux à javeler (faux munie d'un râteau vertical) ; avec plusieurs coups de faux, on obtenait une gerbe qu'on liait à la paille de seigle. Pour préparer la faux, on battait la lame au marteau sur une petite enclume (le tas) que le faucheur, assis par terre, les jambes écartées, avait fixée devant lui. On finissait l'affûtage à la pierre que le faucheur portait toujours à sa ceinture dans une corne de vache pleine d'eau (le gouget). Vers les années vingt, les premières faucheuses javelleuses font leur apparition. Tirées par un cheval, elles fauchent et mettent en javelles, mais il faut toujours lier à la main. La grande délivrance fut l'arrivée des faucheuses lieuses. Elles étaient tirées par deux ou trois chevaux selon la largeur de coupe, ce qui



dans tous les cas n'empêchait pas le dérivage à la faux lorsque deux parcelles de propriétaires différents se touchaient. Cela permettait le passage des chevaux pour éviter de piétiner la récolte. Les gerbes de blé étaient entassées par treize : trois épaisseurs de gerbes en croix et un chapeau (pieds de gerbes tournées vers le nord). Pour l'avoine, les gerbes étaient entassées debout, épis contre épis. Le ramassage s'effectuait avec une charrette munie de levées et tirée par un ou deux chevaux. Attention en chargeant la charrette de ne pas trop déporter le poids vers l'arrière, ce qui l'aurait fait « aller à cul ». À la ferme, les gerbes étaient stockées dans des granges ou dehors en mulons (meules rondes) ou en bauges. A la fin des moissons, lorsque toutes les gerbes étaient rentrées, le glanage était permis sur tout le territoire.

Les battages : Ils étaient réalisés avec une machine entraînée à l'aide d'une grande courroie par une machine à vapeur, d'abord par un entrepreneur du pays puis, après 1914, par un





entrepreneur de Rochecorbon qui se déplaçait avec son équipe. Avec l'électrification fut créée en 1933 une association de battage qui acheta une batteuse à moteur électrique. Deux ou trois personnes la suivaient de ferme en ferme. Des petits exploitants n'ayant qu'une charrette ou deux de gerbes pouvaient venir chez leur voisin pour les battre, ce qui évitait un déplacement de machine : il y avait beaucoup d'entraide. Le grain était stocké dans les greniers, transporté à dos d'homme dans des sacs de 80 kilos pour le blé et de 50 kilos pour l'avoine. La paille était rangée dans la grange, sous un hangar ou dehors en bauges. Les déchets de paille (les gapiers) servaient pour la litière des animaux, la balle de blé pour préparer l'augée aux bêtes, la balle d'avoine pour le remplissage des matelas (les ballières).



Le fourrage : il est cultivé dans des prairies artificielles (trèfle violet et incarnat, luzerne, sainfoin) et semé en mélange avec des céréales (semis sous couvert).

Le foin : Il vient des prairies naturelles (zones humides incultes). Au début du siècle, tout est fauché à la faux, séché à la fourche et mis en « veilloches ». Après 1914, on a vu arriver des faucheuses râteleuses et faneuses tirées par des chevaux. Une fois sec, le foin était mis à l'abri dans des greniers au-dessus des étables et écuries pour y être utilisé sans autre transport. Plusieurs fermiers de Parçay possédaient ou louaient des prairies naturelles en bordure de Cisse à Vouvray (La prée). Tous les ans, c'était un convoi qui partait le matin avant le jour, avec les hommes et le matériel, et qui revenait tard le soir avec les charrettes pleines de foin. Certains cédaient à la fatigue corporelle et peut-être aussi à une fatigue liquide (qui n'était pas une déshydratation).

Le bois, l'hiver : Les taillis étaient coupés tous les 25 à 30 ans selon leur pousse. L'abattage se faisait avec une sorte de hache munie d'un manche en alisier ou en acacia (la cognée). On commençait par nettoyer le bois de toute végétation et de tout bois trop petit pour être mis en stères (le faucillage). On en faisait les bourrées de dessous (utilisées par les boulangers pour allumer leur four). L'ébranchage se faisait à la serpe et les branches étaient mises en fagots (bourrées) à l'aide d'un moule fabriqué sur place. Selon la grosseur, les troncs étaient coupés au passe-partout (scie à deux hommes) ou à la scie à bûches. Pour le chauffage, on coupait des longueurs d'un mètre. Pour le boulanger, 0,66 mètre, de préférence du charme ou du bouleau. Le bois de charme servait aussi à la fabrication de charbon de bois (charbonnette). Le bûcheron avait droit aux copeaux et à la culée. Durant l'hiver, on fabriquait des piquets de vigne en acacia ou en châtaignier. On les appointissait et on passait les pointes au feu pour les rendre plus résistantes. Les bois d'acacia étaient pour la plupart semés. Les beaux châtaigniers étaient vendus aux tonneliers pour fabriquer les douelles de fûts. Les gros merisiers étaient vendus pour faire des meubles, tant qu'aux gros chênes, ils avaient de multiples utilisations.

Les pommes de terre : Début mai, on ouvrait des raies avec une charrue à refendre (à un soc et deux versoirs), on semait les pommes de terre à la main et on refermait les raies à la charrue. Quand elles avaient poussé, on les sarclait et on les renchaussait à la charrue. L'arrachage se faisait au pic après les vendanges rouges et souvent avec une partie des vendangeurs qui attendaient les vendanges blanches, plus tard

avec des charrues et enfin avec des arracheuses qui séparaient les tubercules de la terre. On les mettait en sacs que l'on vidait dans une cave souvent réservée aux pommes de terre pour y passer la saison froide, ce qui nécessitait un égermage pour une vente à la fin de l'hiver.

Les betteraves : on les semait à la main, puis avec un petit semoir tiré par l'homme. Elles étaient éclaircies et sarclées. Une fois à maturité, après les vendanges blanches, on enlevait les feuilles à la faucille (décolletage), puis on les arrachait et on les mettait en silo dans un champ près de la ferme. Elles étaient entassées et recouvertes de paille et de terre pour les préserver de la gelée. Selon l'importance du silo, plusieurs cheminées (javelles de sarments plantées verticalement dans la couche de terre) permettaient l'aération de l'ensemble.

Les haricots : Les cocos (ronds), les lingots (longs), les Soissons (plats), les flageolets, les petits riz étaient destinés selon l'espèce à être cueillis en demi-sec ou en sec. Les premiers étaient vendus sur les marchés, les autres étaient rentrés et accrochés dans les hangars par petites bottes pour sécher, puis battus au fléau. Ils étaient triés l'hiver à la veillée.

Les noix : Beaucoup de noyers sont morts après la gelée de 1929. Replantés pour la plupart au bout des vignes, ils ont disparu à nouveau avec l'arrivée du modernisme. La fermeture des huileries n'a pas favorisé une replantation. La production n'a jamais été très importante à Parçay. Le gaulage, l'écalage et l'énuage les soirs d'hiver se faisaient beaucoup entre voisins et rapprochaient les gens.

Le miel : Un seul apiculteur exerçait sur Parçay avec une dizaine de ruches et vendait son miel sur place ou au marché.

Cultures diverses : Le tabac et, vers la fin des années 40 à Meslay, des essais de culture de menthe.

L'artisanat et les services

Dans le premier tiers du XX^{ème} siècle, pas moins de 16 artisans exerçaient leur métier à Parçay, avec une population 3 à 4 fois moins importante qu'à la fin du même siècle. On pouvait y trouver :

Deux maréchaux ferrants (forgerons) : l'un installé dans ce qui est aujourd'hui la mairie annexe, où sa femme tenait une petite épicerie (qui vendait des rillettes), l'autre dans la cuisine actuelle du café restaurant de la Place, où sa femme tenait le café. Ils ferraient les chevaux deux jours par semaine. Ces jours là, il n'était pas rare de voir sept ou huit chevaux attachés aux tilleuls de la place ou aux boucles scellées

dans les murs, au bord de la route, pendant que leurs propriétaires buvaient des chopines dans les cafés.



Une scierie située au 55 rue de la Mairie.

Deux maçons, un rue de la Croix-Hallée, qui construisit plusieurs maisons et hangars et qui effectuait le relevage et le creusage des tombes et assurait les sépultures avec une petite charrette à bras, et un autre à la Thibaudière.

Un tonnelier au 57 rue de la Mairie.

Un couvreur-zingueur, rue de la Pinotière.

Un sabotier, place de l'Église, qui faisait aussi tabac journaux.



Un cordonnier, barbier, coiffeur... et sacristain 2 rue de la Pinsonnière.

Un entrepreneur de battage avec deux batteuses 18 rue de la Mairie.

Quatre couturières qui travaillaient chez elles ou chez leurs clients.

Une infirmière à domicile.

Une lingère bonnetière pour les repassages, l'empesage et l'entretien de coiffes tourangelles, portées par certaines Parcillonnes jusqu'à la fin de la guerre 39/45.

Le commerce

Un laitier qui assurait le ramassage, la réception et la livraison du lait en ville.

Une boulangerie viennoiserie qui effectuait des tournées (cheval puis automobile). Le pain au levain, pétri à la main, était cuit dans des fours à



bois. On y trouvait des pains de 3 ou 6 livres et des pains de 2 livres appelés parisiens, sans oublier la miche recuite, indispensable pour la panade. Côté viennoiserie : brioches rondes, croissants et chaussons aux pommes.

Deux épiceries : Une avec maréchalerie et l'autre qui faisait des tournées et était équipée d'un poste à essence manuel distribuant le carburant (Shell) par cinq litres à l'aide d'une pompe à levier va et vient (entre les deux guerres). On y trouvait beaucoup de produits en vrac : café en grain moulu à la demande, huile et vinaigre en fûts, moutarde et cornichons en seaux métalliques, sucre, sel, pâtes (jusque dans les années 30). La motte de beurre trônait sur le



comptoir, avec son fil... à couper le beurre. Le gruyère était râpé à la demande. Tous les fruits secs étaient présentés en caisse de bois. On y trouvait aussi de la merluche sur balle de paille, des harengs saurs en caisse de bois, des sardines salées, rouillées en caque (petit fut rond). Côté confiserie, les bonbons, non enveloppés, étaient présentés dans de grands bocaux de verre.

Un tabac journaux (sabotier) qui vendait « La Dépêche », journal qui s'arrêta après la guerre et se transforma en « Nouvelle République » et était chargé de la Régie. Le tabac, présenté sous plusieurs formes, était vendu au poids.

Un courtier en grains (sacs de 80 et 100 kg) et engrais (sacs de 50 et 100 kg), qui continua de travailler ensuite pour une coopérative.

Un courtier en vin : le tonnelier cité plus haut.

Un marchand de volailles et de beurre au 42 rue de la Mairie.

Un marchand de bois et charbon (boulets et gaillettes) au 5 rue de la Pinsonnière.

Un marchand de cuisinières au 51 rue de la Mairie.



Et sept bistrots dont deux buvettes : une disparue, qui se trouvait dans l'échangeur A10 - RN10, lieu dit Tout-Vent, l'autre (maison existante) dans la zone Cassantin, en face de la grande entreprise de transports (LE RENDEZ-VOUS DES CHASSEURS).

LE CAFÉ DES AS situé sur la RN 10 en face du portail qui va aux soutes à essence de la base (disparu).

LA GUINGUETTE qui actuellement serait à l'intérieur de la base sur l'ancien CD 129, soutes à essence actuelles (disparue).

LE BAR DE L'AÉROGARE situé également sur l'ex CD 129, à l'aéroclub Air Touraine (disparu).

L'HÔTEL DES VOYAGEURS : actuelle pharmacie. Cinq



chambres étaient disponibles. Elles étaient souvent occupées par des voyageurs allant de Paris à Tours qui n'hésitaient pas à faire un crochet pour y loger, l'endroit étant réputé très accueillant. Dans le grenier, deux chambres étaient aménagées pour les cochers. Les voyageurs devaient remplir une fiche d'hôtel, même pour une nuit. Ces fiches étaient recopiées sur un registre, lequel était paraphé par les gendarmes. Les banquets et les mariages avaient lieu dans la salle de danse. La licence de l'hôtel a été reprise par le café restaurant le Parcillon.



LE CAFÉ DE LA PLACE : Place de l'Église (aussi maréchaleries). Après 1936 il proposait aussi trois chambres.

Dans tous ces cafés, on pouvait boire l'absinthe (avant les années 50), l'anis, le Pernod (40 et 45'), des bouteilles de vin tiré au fût de 66 cl ou des chopines de 33 cl. On pouvait commander également du vin bouché en bouteilles de 75 cl ou en fillettes de 37,5 cl.

Les ambulants

La vie du village était ponctuée par le passage de colporteurs ou d'artisans ambulants tels que :

- Le marchand de peaux de lapins et chiffons.
- Le rémouleur pour affûter ciseaux et couteaux.
- Le rétameur pour l'étamage des couverts et plats en fer blanc.
- Le raccommodeur de faïence et de porcelaine.
- Le vitrier.
- Les bohémiens qui vendaient des paniers, des paillons et de la dentelle. Parmi eux, la famille Benevent proposait un baume pour enlever les chardons et épines de la peau.
- Le marchand de balais, balais fabriqués avec des branches de bouleau et de la bruyère.
- Le bourrellier qui réparait les harnais en cuir des chevaux. Il venait à domicile et était nourri à midi
- Le cardeur matelassier : sommiers et matelas. Il refaisait à domicile un matelas dans sa journée.
- Le poissonnier : en carriole couverte puis en camionnette.
- Le boucher-charcutier : deux jours par semaine.
- Le ramoneur.
- Le tueur de cochons, qui sur place tuait et cuisinait le cochon selon les désirs du client.
- Le livreur de pains de glace.
- Le distillateur qui s'installait dans la vallée pour distiller les marcs et les lies ou des prunes, des poires ou des pêches qui poussaient en abondance dans les rangs de vignes.

Autres activités

La Poste : A partir de 1912 un bureau de poste fut installé à la place du presbytère. Le courrier était acheminé depuis Rochecorbon par le facteur ou la factrice en vélo. La commune était divisée en deux tournées : l'une assurée par le receveur (le centre) et l'autre (les écarts) par le facteur qui avait acheminé le courrier depuis Rochecorbon.

Une usine aéronautique (Bloch) qui n'a jamais fonctionné.

7 - PARÇAY-MESLAY (I-et-L.) - Le Camp d'aviation (Entrée) - A. F.



La base aérienne à partir de 1917, créée pour recevoir l'aviation américaine qui venait nous aider à combattre les allemands.

L'aéroclub de Touraine au début des années 30, à l'emplacement actuel des antennes radar.

PARÇAY-MESLAY (I-et-L.) - Le Camp d'Aviation - Escadrille d'Avions Potez 25 - A. F.



L'aérogare avec une ligne postale aérienne (Air bleu). Un accident à déplorer à la Pécaudière avec un mort et un blessé.

Les loisirs

LES LOISIRS ADULTES : A part les fêtes patronales, il n'y avait pas grand chose. La lecture était possible grâce à une bibliothèque installée au presbytère. Le dimanche, après la messe, les hommes jouaient à la coinchée au bistrot pendant que les femmes allaient préparer la soupe. Il y avait aussi la saison de chasse qui durait six mois et un peu de pêche dans les fosses. L'hiver, on avait le temps de bricoler, et, dans les caves, on réparait quelques fûts, on triait les pommes de terre mais surtout on guettait si les voisins étaient dans le secteur et ça finissait presque toujours par une tournée de caves. Il n'y avait que les veillées en famille ou entre voisins qui réunissaient hommes, femmes et enfants. On jouait à la manille, à la bataille, au chien de pique, à l'écarté, au nain jaune, au jeu de l'oie, aux petits chevaux, aux dominos et surtout on discutait en mangeant selon la saison une tarte ou des marrons arrosés de bernache. Beaucoup d'hommes fumaient. On sortait le pot à tabac,

les tabatières, les pipes et le tabac à priser. Dans le bourg, les chaudes soirées d'été donnaient l'occasion de prendre le frais sur le pas de la porte, ce qui permettait aux voisins ou voisines de commenter les événements de la journée. Les grandes personnes s'intéressaient aussi à l'aéroclub et le dimanche, c'était le but d'une sortie en famille. Après, il y eut la T.S.F que l'on n'écoutait pas trop tard parce que le lendemain au petit jour il fallait repartir, quoi qu'on ait fait la veille.

L'ouvroir : Les femmes se retrouvaient à « l'ouvroir » pour y effectuer ensemble des travaux de couture. Pendant et après la guerre, les jeunes filles avaient des journées de formation ménagère, de vulgarisation agricole et de couture (fabrication de patrons de robes et jupes, cours de coupe). Ces journées se tenaient au début dans le grand salon du presbytère (mairie principale actuelle) puis salle Saint-Pierre. Mademoiselle Chesnet, qui résidait à l'école Sainte-Bernadette, était infirmière. Elle apprenait aux jeunes filles à faire des piqûres en s'entraînant dans un coussin. Beaucoup s'en souviennent encore aujourd'hui.

Air Touraine : Quelques années après l'installation de la base militaire (camp de Parçay) pour recevoir l'aviation américaine (1917/1918), des fans d'aviation créèrent le premier aéroclub (Air Touraine) dans les années 20. Il s'est arrêté en 1939 à cause de la guerre.





Farman 1920

Nous avons à Parçay un ancien pilote de la guerre de 14 M. Le Boëté (Brevet de pilote de l'aéronavale N° 72) qui a rapidement accédé au poste de mécanicien, accompagné de sa femme qui tenait le bar. Les avions étaient construits en structures de bois vissées recouvertes de toiles étanches (dites toile d'avion) et équipés de deux sièges, d'un palonnier, d'un manche à balai et de quelques cadrans au tableau de bord. Nous avons vu voler des Pipers Club, des Saintamps, des Aiglons, des Caudron Renault et beaucoup d'autres, mais surtout le Pou du ciel. Précurseur de l'ULM, il était entraîné par un moteur de moto. On l'a parfois retrouvé les roues en l'air dans les vignes. C'était un petit avion sans cabine ni carlingue, une grande aile large et une plus petite, légèrement déportée vers l'arrière. Entre les deux, l'hélice. Le pilote, assis devant, n'avait ni pare brise ni protection, mais ça volait. Un pilote cassa deux de ces poux du ciel : il fut surnommé Marie-Rose (ancienne lotion contre les poux).



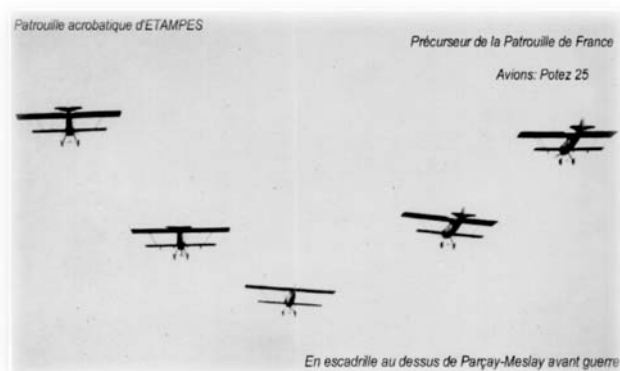
Les appareils pour le vol à voile étaient aussi sommaires : ni carlingue, ni cabine, seulement un siège et les commandes. Les premiers étaient lancés à l'aide d'un sandow. Au début, le planeur était fixé à terre. Un sandow d'une quarantaine de mètres était attaché à son nez et tendu par une trentaine, ou plus, d'hommes pour l'accrocher à une barre à mine fichée au sol. Tout le monde s'écartait et le pilote libérait son planeur qui s'élançait en l'air à plusieurs mètres de haut et atterrissait quelques dizaines de mètres plus loin. Plus tard, on a utilisé un treuil monté sur une voiture avec un petit câble de plus de cent mètres (il y eut quelques accidents à

déplorer, dont un mortel dû au système de décrochage du câble à partir du planeur), et après la guerre, de nouveaux planeurs carénés se sont fait remorquer par des vieux Morane Saulnier retraités de l'armée : c'était le bonheur.

Un des As de l'aviation du moment, Michel Detroyat, distrait par une admiratrice au sol, termina son vol dans les prés de Martigny après avoir été deux peupliers. Il ne put sortir de son appareil que grâce à un agriculteur (M. L. Gilet) qui le libéra en soulevant l'aile de son avion.

La base militaire abritait de nombreux avions de chasse, d'observation et de bombardement (des Potez, Nieuport, Morane, Lioret Olivier, Bloch, Curtis, Dewoitine, Bréguet et après guerre Mosquitos à hélices et Météores à réaction), qui sont en photos dans le hall de la Mairie grâce au musée de l'air qui en a fait don. Un très grave accident s'est produit sur la base entre deux Bloch 210 dont les ailes se sont heurtées à l'atterrissage : 11 morts, dont un adjudant habitant la Charronnerie à Parçay. En 1935-36, beaucoup d'aviateurs habitaient Parçay et animaient la vie associative. Ils sont tous partis à la déclaration de guerre.

Plusieurs meetings nationaux ou internationaux se sont déroulés sur le camp de Parçay. Le modernisme amenait toujours des nouveautés, l'aviation faisait de gros progrès. Les avions entoilés ont été remplacés par des avions en duralumin ou métal léger. La dernière nouveauté avant la guerre fut le Caudron rafale, gagnant de la coupe Deutch. Les acrobaties étaient assez simples : quelques piqués, tonneaux, boucles, rase mottes et vols sur le dos pour l'essentiel. Ne pas oublier : le parachutisme qui fit un mort à Parçay, et une attraction nationale, la Patrouille d'Étampes (aujourd'hui Patrouille de France), qui volait ici-même sur Potez 25 à trois ou cinq avions. Ils décollaient les ailes reliées par un ruban et atterrissaient sans le casser. Pour l'époque c'était un exploit.



Avant 1940, les pilotes des Potez 25, Morane et autres coucous qui volaient entre 100 et 180 km/h selon la direction et la force du vent

s'amusaient beaucoup. Pour un apéritif, un pilote a posé les roues de son appareil à l'emplacement des H.L.M, face à la pharmacie actuelle, et a pris son élan pour passer au dessus. A la question : et si le moteur s'était arrêté ? il répondit : « J'avais calculé ma vitesse pour sauter la maison et tomber derrière ». Un autre pilote, sachant que sa fiancée se trouvait avec sa mère sous un gros arbre, a touché les branches hautes avec ses roues, ce qui lui a fait rater son mariage, car sa future belle-mère a dit à sa fille : « Tu ne te marieras pas avec un fou comme ça ».

La chasse : De 1900 à 1936 (Fondation du syndicat de chasse), la chasse sur Parçay était libre, de l'ouverture le premier dimanche de septembre à la fermeture le 31 mars, et n'importe qui pouvait chasser sur tous les territoires non gardés. La chasse se pratiquait en solitaire: on voulait un lièvre pour faire un pâté, on allait le chercher. C'était la même chose pour les autres gibiers, il était idiot d'en tuer davantage et en plus, comment les conserver? La plupart des fusils étaient à broche (le Faucheux). Chacun faisait ses cartouches avec son petit matériel de chargette et sertisseur, et ce avec de la poudre noire, seule poudre permise dans ce genre de fusil (inconvenient : la fumée au coup). Un peu plus tard, les fusils à percussion centrale avec des chiens qu'il fallait relever avant de tirer et enfin les Hammerless sans chiens apparents qui permettaient de tirer à la poudre T sans fumée. Tous ces fusils, de calibre 16, avaient des canons juxtaposés et se cassaient sauf un : le Darne qui avait une culasse coulissante. Il y avait beaucoup de gibier grâce au mode de culture; de ce fait, les chiens, souvent des bâtards, étaient extra. Après 1936, la chasse s'organisa. Seuls les Parcillons avaient le droit de chasse. Ils payaient une cotisation : simple pour un propriétaire et double si non. Les employés de ferme bénéficiaient de la cotisation propriétaire ainsi que les cantonniers. Pour l'ouverture, on chassait le dimanche, le lundi et le jeudi et ensuite dimanche et jeudi. A cette époque, avec l'ouverture début septembre, on tirait des cailles, des canepetières et des tourterelles des bois (les autres n'existaient pas). La guerre de 39 arrêta la chasse jusqu'en 1945. L'après-guerre fut la plus belle époque pour la chasse. On partait à deux équipes : l'une le dos à la base aérienne, l'autre le dos à Meslay et Notre-Dame-d'Oé et on rabattait tout dans la plaine de Parçay. Vers 9 heures, un grand casse croûte amené par nos femmes nous réunissait et chacun repartait chasser. Le matin, quelques bouteilles étaient mises au frais au bout des champs dans des buses, si bien que, lorsque plusieurs chasseurs se retrouvaient, il y avait toujours moyen de se désaltérer. Un chasseur moyen avec un bon chien pouvait faire ses 10 perdreaux et son lièvre avant midi, c'est pourquoi

le soir on était souvent dans les caves. La plus grande consommation de cartouches était pour la chasse aux lapins. Il fallait les détruire car il y en avait beaucoup trop; on les chassait au furet avec des poches ou au fusil à la sortie du trou. Chaque lundi après midi de la fin Décembre au 31 mars, tous les chasseurs de Parçay (sans exception) étaient invités au château de Meslay pour chasser le lapin. On disposait de plusieurs furets et de petits chiens à lapin. Il n'était pas rare de voir le soir sur la table de la ferme 60 à 70 lapins au tableau de chasse. On ne parlera pas du nombre de cartouches tirées; pour cette chasse on faisait nous-mêmes des demi charges: douilles de récupération réamorçées, moitié poudre moitié plomb qu'on utilisait aussi sur les grives de vignes et les vipères. M. Lefebvre donnait un lapin à chaque chasseur et le reste était vendu pour l'entretien de la chasse. C'était un bon apprentissage pour les jeunes chasseurs et leurs chiens.

Les tournées de caves :

- La tournée dégustation entre vigneron, pour comparer leur vin et discuter sur les façon d'améliorer la qualité.
- La tournée sans acidité qui démarrait à propos de rien entre copains. C'est la première cave qui donnait le ton avec une bouteille de vin vieux et les autres caves devaient rester au même niveau.
- La tournée dirigée sur une ou deux victimes désignées avec ou sans raison.
- La tournée pour une fête, un anniversaire, un enterrement de vie de garçon ou autre motif du même genre.
- Les grandes tournées à l'occasion des fêtes de Saint-Vincent ou Sainte-Cécile où l'on pouvait se retrouver trente à quarante hommes pour boire et chanter et plus récemment danser avec les femmes, accompagnés par quelques musiciens.
- Ceux qui s'attardaient trop longuement au cul de la barrique faisaient partie de la confrérie des « frippe douzil ».

Il était très rare de passer devant une cave ouverte sans être invité à y pénétrer.



LOISIRS ENFANTS (*jeunes et moins jeunes*):

Il existait des loisirs encadrés (garçons et filles) : patronage, théâtre, kermesses, ramassage des œufs de Pâques, rallyes de jour et nuit, randonnées à pied, promenades dans la campagne par les «rots», mais le mieux pour tous, c'était les retrouvailles entre copains pour des promenades dans la nature, avec les lance pierres. On traversait le bois de Château-Gaillard d'un arbre à l'autre sans descendre (on jouait à Tarzan), en dénichant des pies et des corbeaux et on chassait les vipères avec une baguette flexible. La mairie payait les pattes de pies et corbeaux ainsi que les têtes de vipères. Avec nos couteaux, on taillait des roues de moulin que l'on installait dans les grands fossés pour les faire tourner. On a visité toutes les Perrières en déroulant une pelote de ficelle lieuse montée sur un manche à balai pour éviter de se perdre (le fil d'Ariane). On montait dans un grand poirier pour grignoter des petites poires Bidon (ou poires de sept en gueule), uniquement pour faire rouspéter la propriétaire (c'était des poires à cochon). On allait à la pêche dans les fosses pour prendre des carpes ou des tanches, mais surtout des grenouilles. On descendait même à la Bédoire pêcher des épinoches. L'hiver, pendant la neige, on tendait des cordées : c'était une corde d'une quinzaine de mètres sur laquelle on attachait des petits collets fabriqués avec du crin de queue de cheval blanc, tous les quinze à vingt centimètres. On creusait dans la neige une petite tranchée en zigzag afin de découvrir la terre. On fixait notre cordée avec de petits piquets et on agrainait avec des balles de blé et un peu de grain. Il n'était pas rare de prendre plusieurs dizaines d'alouettes (avec l'aide des parents). Avec un brin de paille de seigle entaillé à une extrémité et rabattu en croix à une extrémité nous fabriquions un chalumeau destiné à faire des bulles avec de l'eau savonneuse. En hiver, la neige et le froid pouvaient durer plus d'un mois. C'était l'occasion de patiner sur les fosses et de construire des luges ou traîneaux pour descendre dans la vallée. Quand les encriers étaient gelés, notre instituteur nous emmenait à Martigny où il y avait plus d'un hectare de glace sans danger (pas plus de cinquante centimètres d'eau). L'été, il nous aidait à constituer des herbiers, ce qui nous permettait de découvrir la flore locale. On passait beaucoup de temps autour du camp d'aviation, cachés dans les fossés de la route pour observer les avions qui atterraient et qui passaient à quelques mètres au dessus de nous (c'était dangereux). On traînait aussi dans l'aéroclub sans avoir de but précis. On se souhaitait les fêtes et anniversaires (garçons et filles) avec de petites réceptions chez les intéressés. Au mois de mai, tous les trois ans, on attrapait à la nuit de pleines caisses de

hannetons que l'on faisait brûler car c'était un vrai fléau pour les arbres qui se voyaient dépouillés de leurs feuilles en quelques jours. Les mêmes hannetons servaient aussi de jeux à l'école. On organisait des courses et on les faisait s'envoler, pas toujours à des moments appréciés par le maître.

Le Cinéma : Après la guerre, afin d'offrir quelques distractions aux Parcillons, l'APEP eut l'idée d'organiser des séances de cinéma. Même à cette époque, il y avait des normes strictes à respecter : d'abord construire la cabine de projection en dehors de la salle, en cas d'embrasement du film, mais aussi isoler la caissière de l'intérieur de la salle avec des rideaux, pour ne pas gêner les spectateurs. Trois jeunes étaient capables de faire fonctionner le projecteur Debie 16 mm avec des films qui arrivaient de Paris par le train à la gare de Notre-Dame-d'Oé. Il a fallu aussi acheter un écran et 150 sièges pliants en contreplaqué. Un ampli de 25 watts suffisait à sonoriser la salle. Pendant plusieurs années ce fut un gros succès, mais les nouveaux moyens de locomotion et l'attirance de la ville sont venus à bout du cinéma de Parçay.

Les Fêtes

Janvier : Saint-Vincent. Messe en musique avec des offrandes (des raisins naturels et un petit tonneau de vin) présentées à l'autel par un jeune couple (marié ou fiancé). Après la messe, banquet dans un des deux cafés (Hôtel des voyageurs ou Café de la Place), sans les femmes. Les patrons offraient le banquet à leurs ouvriers. Le soir, bal où les femmes faisaient leur apparition.

Mai : Assemblée, le quatrième dimanche après Pâques. Au début du siècle, un manège s'installait et était entraîné par des hommes ou un cheval, jusqu'à l'arrivée de l'électricité. Après, plus de problèmes. Au manège s'ajoutaient des balançoires, un stand de tir, un chamboule-tout, une loterie, une marchande de berlingots (M^{me} Bernard) et après la guerre les autos scooter. La fête commençait souvent le samedi soir pour la sortie des écoles, puis reprenait le dimanche à la sortie de la messe avec le tour de manège des enfants de chœur (payé par le curé, qui souvent tournait avec eux) et durait jusqu'à une ou deux heures du matin. Pendant tout ce temps, il y avait bal dans l'un ou l'autre des bistrots et dans la soirée, on arrêtait la musique du manège pour écouter la musique de Parçay. La fête se terminait le lundi soir par ce qu'on appelait l'assemblée des commerçants.

Dès 1945 (8 mai) ; commémoration de la victoire.

Dernier dimanche de juin : distribution des prix de l'école privée. Elle avait lieu Salle Saint-Pierre avec la participation de la musique. Avant la construction de la salle et la création de l'école libre de garçons, la distribution des prix des filles se faisait à l'école, rue des Sports.

14 juillet : Pavoisement des maisons particulières, coups de canon tirés par le cantonnier avec un mortier. Au début de l'après midi, distribution des prix de l'école publique devant le Conseil Municipal, avec la participation de la musique. Dans l'après-midi, sur la place publique, concert par la Société Musicale et à partir de 1926, présentation par l'Avionnette de mouvements d'ensemble avec bâtons par les pupilles et démonstration aux agrès par les adultes (barres fixes et barres parallèles), avec grand soleil tourné à la barre fixe par un gymnaste de l'Avionnette. Après, banquet (toujours sans femmes), retraite aux flambeaux (toujours avec la musique), feu d'artifice et bal populaire gratuit.



Premier dimanche de septembre, après la guerre : Dès six heures du matin, messe pour les chasseurs avec quatre cors de chasse de la société musicale : bénédiction des chiens dans l'église. C'était un peu unique dans la région.

11 novembre : Comme pour le 14 juillet, les drapeaux réapparaissent aux fenêtres. Messe en musique, suivie d'un regroupement devant l'hôtel des voyageurs avec en tête la musique, suivie des drapeaux des associations, des enfants des écoles (laïcs et libres séparés) et de tous ceux qui voulaient s'y joindre, pour un défilé au son d'une marche funèbre jusqu'au monument aux morts. Là, quelques mots du Maire et dépôt d'une gerbe. Tous les enfants des écoles, accompagnés de leurs maîtres ou maîtresses, déposaient aussi un petit bouquet. La Marseillaise jouée par la Musique terminait cet hommage à nos morts et la cérémonie se terminait par un vin d'honneur à la mairie. Vers



13 heures, banquet toujours sans femmes et le soir vers 20 h 30 bal.

22 novembre ou dimanche le plus proche, fête de Sainte-Cécile, patronne des musiciens. Messe en musique avec présentation de pain brioché à l'autel par un jeune couple musicien pour être béni et distribué au cours de la messe. Après l'office, la musique jouait sur la place pour respecter un engagement qui lui permettait de toucher une petite rente de la part d'un monsieur Boulay Adrien. Puis c'était le banquet (toujours sans femmes) et le bal un peu particulier puisque jusqu'à la guerre de 39-45, les femmes y venaient en robes longues (en grande majorité). Le bal était assuré par la musique de Parçay. C'est pour la Sainte-Cécile, pendant la guerre, que les femmes ont commencé à participer aux différents banquets. Les orchestres pouvaient être formés de deux musiciens (accordéon, batterie) trois musiciens (accordéon, trompette, batterie) ou quatre musiciens (accordéon, trompette, saxo, batterie).

Les kermesses : Créer une école libre de garçons, c'est bien joli mais comment la faire vivre? L'école des filles n'avait pas le même problème car les institutrices étaient des sœurs qui enseignaient bénévolement (elles étaient prises en charge par leur congrégation). Pour les garçons les parents payaient et c'est pour les soulager que fut créée l'association parcellonne d'éducation populaire (A.P.E.P.) qui géra la kermesse. A partir de 1937 elle eut lieu tous les ans le dernier dimanche d'août. C'était une fête de plein air qui se déroulait dans la cour du presbytère et dans la cour de l'école (tout le tour de la mairie actuelle). Il y avait un tir à la carabine, un chamboule tout, la pêche à la ligne et bien d'autres jeux comme le remplissage de bouteilles d'eau à la louche, sans oublier la

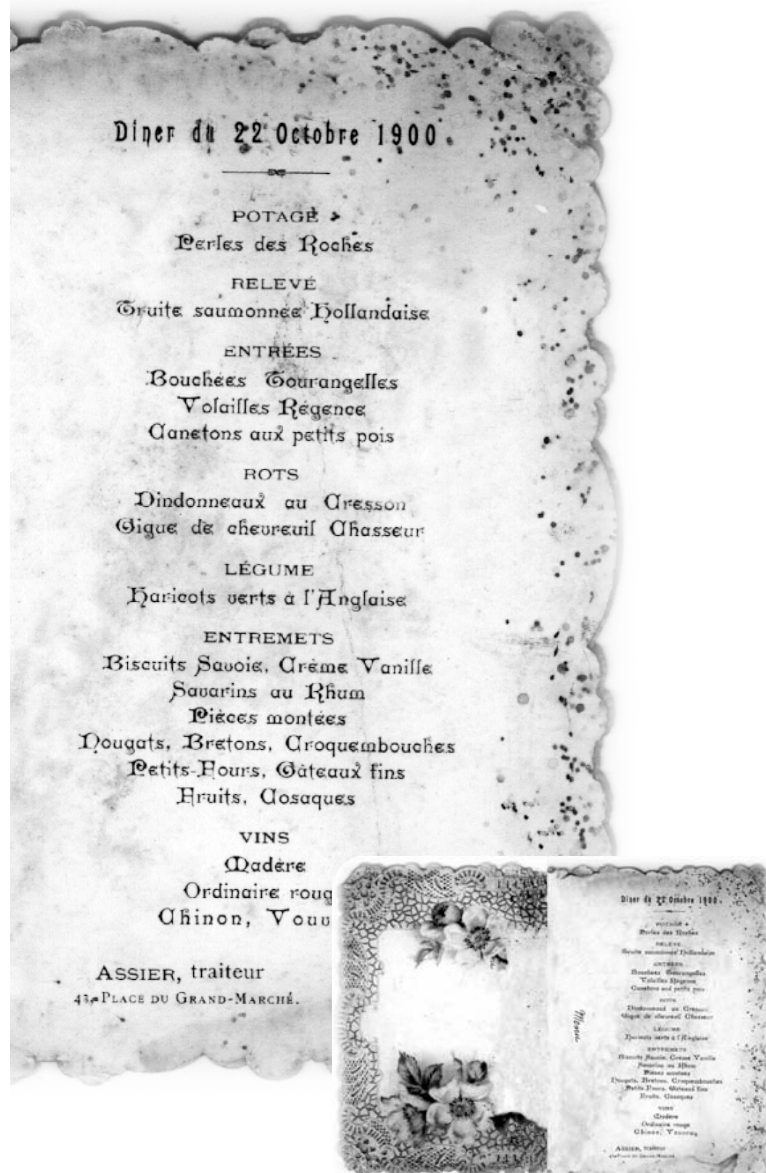
buvette et le buffet. Un radiesthésiste proposait ses services, par exemple pour retrouver des objets égarés. On a même vu une année la Belle Hollandaise nue dans son bain : c'était une pomme de terre épluchée dans une bassine d'eau. En 1942 arriva l'abbé Georges, nouveau curé de Parçay. Il contribua beaucoup au financement de l'école libre grâce à son don de rebouteux; il n'avait pas de tarif, mais tout le monde lui laissait la pièce. Un des grands succès des kermesses pendant la guerre était le buffet : on s'arrangeait avec quelques parents d'élèves pour avoir un sac de blé que l'on portait, en douce, au moulin de Chanceaux (Moulin-Neuf) qui nous donnait l'équivalence en farine blanche et notre boulanger nous faisait une fournée de pain blanc qui, avec quelques pâtés de lièvre ou de garenne pris aux collets faisaient du buffet le stand le plus prisé. On y venait de tous les alentours. Les kermesses d'après guerre eurent lieu dans le parc du château des Armuseries, ce qui donna libre cours à l'imagination collective des organisateurs. D'abord ce fut le tractoski (huit planches servant de skis attachées à un tracteur et quatre fils de fer avec des poignées pour les skieurs). Il y avait des chutes, mais rien de grave si le conducteur du tracteur maîtrisait sa vitesse. Mais le clou de ces kermesses fut la création d'un téléphérique (artisanal) : la nacelle était un réservoir supplémentaire de Mosquito que nous avons ouvert par le milieu et dont nous avons enlevé les parois transversales. Notre forgeron, avec quatre fers plats, relia le réservoir à un chariot équipé de deux poulies. Notre téléphérique prenait forme. Un câble fut tendu au dessus du chemin qui monte au coteau, le long



du parc. Ce câble fut amarré en bas à un gros arbre et en haut à des barres à mine fichées au sol. Premiers essais à vide concluants. Le problème était de remonter le téléphérique. C'est à ce moment qu'on a su qu'une vieille « De Dion Bouton » était à vendre 5 francs. Nous l'avons achetée et désossée pour ne garder que le pont arrière qui était équipé d'un différentiel et des deux roues. Nous avons fixé ce pont arrière sur un châssis en bois. Une roue était transformée en bobine pour enrouler le câble (ancien câble de l'Aéroclub qui tirait les planeurs) et l'autre en

poulie pour recevoir une courroie mue d'abord par un moteur Bernard, puis par un tracteur. Pour descendre, on laissait le différentiel libre et pour remonter il suffisait de bloquer la grande couronne avec un levier fixé sur un boulon du pont arrière. Ce fut un gros succès, si bien que nous avons accolé un deuxième réservoir au premier pour doubler le trafic. Aucun accident ne fut à déplorer, bien que la nacelle ne soit pas très éloignée du sol (1m à 1,5m). Quelle formidable réalisation!

Les grands repas de famille : Mariages, baptêmes, fiançailles, communions, réveillon de Noël, premier de l'an ou autres repas de fête se faisaient rarement au restaurant. L'hiver, on se réunissait dans le séjour, devant la cheminée et l'été dehors ou sous un hangar dont on tapissait les murs avec des draps de lit piqués de fleurs. Les tables étaient recouvertes de nappes blanches et garnies avec la vaisselle de famille : porcelaine de Limoges et argenterie, quelquefois du cristal. Les menus étaient composés surtout avec les produits de la ferme et parfois, selon l'importance de la fête, il pouvait y avoir un poisson de Loire ou une pièce de boucherie. Il y



avait le grand repas de midi : vin blanc en apéritif, hors d'œuvres, entrées chaudes, viande en sauce, légumes, rôti, salade, fromage, dessert, café et pousse café. Avant de couper le pain, le maître ou la maîtresse de maison n'oubliait pas, comme avant chaque repas, d'y dessiner un signe de croix de la pointe de son couteau. On ne gaspillait pas le pain, on le respectait. Le soir, on se remettait à table avec un menu tel que : potage, entrée, rôti, salade, fromage et dessert. Toute la boisson venait de la vigne, vins rouges et blancs, mais surtout le blanc conservé dans les caves et bien sûr les alcools : marc, prune et poire. Il fallait voir à la fin des repas les précautions que prenait le grand père ou le père autour de bouteilles plus que cinquantenaires, recouvertes de sable, qu'il posait sur la nappe blanche sans les nettoyer, qu'il débouchait avec précaution sans les remuer et qu'il servait lui-même, sans jamais les relever, jusqu'à ce qu'elles soient vides. On admirait d'abord la couleur or de ce vin, puis son odeur, avant de le déguster dans des verres ciselés, plus vieux que le contenu. C'était une époque où l'on respectait les bonnes choses issues d'un dur travail et on était fier, par amour propre, d'en faire apprécier le résultat.

Jeune méritant : Dans les années 30 et jusqu'à la guerre, un legs géré par la municipalité permettait de récompenser chaque année une jeune fille (la Rosière) ou un jeune homme (le Rosier) qui ne faisait pas de bêtises, qui travaillait beaucoup, qui était poli et serviable (en un mot une conduite à citer en exemple). Il ou elle était choisi par le conseil municipal.

Une légende à Parçay : La Pierre à Gargantua : Dans le bois des Armuseries, à une cinquantaine de mètres au dessus des hangars des caves Gautier Germain et fils, un gros rocher de plusieurs mètres cubes est posé par terre. Comment est-il venu là? (ce n'est pas du tuffeau..) Ce serait un grain de sable que le Gargantua de Rabelais aurait enlevé de sa chaussure et laissé là avant de traverser la Loire, son autre pied étant à Rochecorbon.... S'agirait-il d'un météorite?

en ait eu quelques échos). La musique est le seul loisir artistique qui peut mélanger les générations. Il n'est pas rare de voir un musicien de 80 ans assis à côté d'un jeune de 11 ou 12 ans avec les mêmes instruments, essayant de jouer la même partition (on voit mal la même chose par exemple dans le sport).

DIRECTEURS DEPUIS LA FONDATION :

BREDIF Pierre (1867-1886) - SIFFLEAU Jean-Baptiste (1886-1902) - PINON Sylvain (1902-1939) - GAUTIER Marcel (1939-1973)

PRÉSIDENTS DEPUIS 1867 :

TULASNE Bézard - TULASNE Léon - LEFEBVRE Marcel - LEFEBVRE Pierre

Il n'y avait pas d'école de musique. Les jeunes apprenaient l'essentiel auprès des anciens dont quelques uns avaient servi dans des musiques militaires. Jusqu'en 39/40, les répétitions avaient lieu dans une cave située au-dessus de la grotte de la Sainte-Vierge dans le bois des Armuseries. En 42, suite à l'entrée d'une douzaine de jeunes, on répéta dans la salle de billard, au premier étage de l'hôtel des Voyageurs (actuelle pharmacie), et ce à proximité de chambres réquisitionnées par les soldats allemands qui sans problème venaient nous écouter. En 43, la musique s'installa dans le sous sol de la salle Saint-Pierre. La Société participa à de nombreux concours et remporta beaucoup de médailles qui sont encore accrochées à la bannière (moins 36 qui ont brûlé dans un incendie)

La Musique a toujours participé aux fêtes locales, quelles qu'elles soient : fêtes patronales, prix des écoles (libre et publique), cérémonies nationales, fêtes religieuses, concerts publics, défilés, etc. Elle a toujours joué au cours de la messe de mariage d'un musicien. Avant et après la guerre de 39/45, les concerts commençaient toujours par une marche militaire avec tambours et clairons et se terminaient par la Marseillaise (sauf à l'église). Au fil des années, il y eut quelques petites tensions avec les municipalités, mais rien

Les associations

La Société Musicale : Deux hommes sont à son origine : l'Abbé Leroy, curé d'alors, et Désiré Brédif, deux hommes tenaces qui ont d'abord recruté une dizaine de musiciens sans instruments et trouvé un mécène en la personne du châtelain de la Commanderie qui offrit les instruments. Le 21 septembre 1867, la musique était née. Malheureusement, l'Abbé Leroy ne connut pas la création de la société puisqu'il mourut la veille (à moins que de là haut il



la Musique à Parçay-Meslay en 1920

de très grave, puisque la Société est toujours active. L'effectif est monté pendant la guerre et tout de suite après à plus de soixante (10 % de la population). Pour fêter ce succès, la municipalité d'alors a payé en totalité tous les costumes (veste verte, pantalon beige). C'est à cette époque qu'un orchestre jazz a été créé : un piano, deux bugles, une trompette, deux trombones, deux tubas, un saxo ténor, deux saxos alto et une batterie. Cet ensemble a assuré pendant plusieurs années le bal de Sainte-Cécile, fête qui, à cette époque, un peu comme aujourd'hui, durait deux jours.

Dans la nuit du 31 décembre, les musiciens réveillaient dans la salle de répétition, toujours sans femmes. On jouait au rams (à l'argent), et à minuit on se souhaitait la bonne année en dégustant des huîtres et quelques desserts, le tout arrosé de nombreuses bouteilles (le mot modération n'était pas encore sorti du dictionnaire)

De nombreux voyages ont été organisés, pour les concours ou pour le plaisir, ce qui favorisait une bonne ambiance.

L'Avionnette : Créée en 1925 par M. Raymond Hyron, sergent mécanicien de l'armée de l'air, elle fut d'abord destinée à des adultes : barre fixe, barres parallèles et mouvements d'ensemble à mains nues.



Jusqu'en 1930, les exercices aux agrès ne pouvaient se faire qu'à la belle saison dans la cour du presbytère. Après 1930 cette activité put se faire une grande partie de l'année Salle Saint-Pierre.

En 1936, création d'une section gymnastique pupilles garçons, avec les mêmes agrès assortis à la taille. Les mouvements d'ensemble se faisaient avec chacun un bâton (ça ressemblait un peu à une préparation militaire). Outre sa prestation sur la place du village le 14 juillet, l'Avionnette participa à des festivals, à des concours départementaux et régionaux. Trois

moniteurs successifs s'occupèrent de la gymnastique jusqu'à la guerre (tous des aviateurs). Après la guerre, une équipe de filles s'est formée et a duré jusqu'à l'arrêt de cette section en 1973.

En 1942, création d'une équipe de basket. On jouait à l'emplacement actuel de la station d'épuration, face à la grotte. Une cave servait de vestiaire. Les joueurs ont fabriqué les poteaux et les panneaux et notre forgeron les paniers. Ça n'a pas duré très longtemps, puisqu'en 1943 une équipe de foot s'est constituée, ce qui a défavorisé le basket, tout au moins pour les garçons, mais a permis l'apparition d'une équipe de filles quelques années après.

Le terrain de foot qui partait de la rue de la Pinsonnière et suivait la rue des Sports, sur une centaine de mètres, était en location. Un appentis non fermé (qui existe encore) accolé à une grange de l'autre côté de la route servait de vestiaire. Un tombereau servait de portemanteaux!! Pendant plusieurs années, à Parçay comme ailleurs, en arrivant sur le terrain pour disputer un match, on commençait par faire rentrer les vaches ou les moutons, puis avec une pelle on enlevait les souvenirs qu'ils nous avaient laissés. Les déplacements s'effectuaient en vélo (avec une remorque pour transporter notre demi centre, qui ne savait pas faire de vélo) ou avec deux voitures à cheval (des carrioles) ou encore avec un camion à gazogène : c'était très animé.

Plusieurs fois, il a été fait mention de la participation des militaires gradés de l'armée de l'air depuis la création de l'Avionnette. Après la guerre c'est encore l'armée de l'air qui nous a prêté des soldats du contingent et quelques gradés pour permettre à l'équipe de foot de fonctionner.

Le Théâtre : La vocation théâtrale de Parçay date du début du XX^{ème} siècle. Elle commença à l'école libre des filles rue des Sports, école tenue par des sœurs. Elles jouaient de petites pièces dans les classes, mais aussi dans la salle de danse du Café de la Place, ce qui donna l'idée à des adultes de créer une troupe uniquement masculine. Cette troupe joua plusieurs pièces



dans la salle de danse jusqu'en 1930 (date de construction de la salle Saint-Pierre). À l'origine, cette salle fut construite pour le théâtre d'où la scène, pour l'Avionnette d'où les socles de béton servant à amarrer la barre fixe et pour la musique dont la salle de répétition se trouvait dans le sous sol. L'hiver était la saison des représentations dont l'une : La Pastorale, était un grand spectacle avec orchestre regroupant 20 à 30 acteurs dont quelques actrices. Ce fut le début des artistes féminines. Le changement de génération entraîna l'entrée des femmes dans la troupe. Puis vint la guerre qui n'arrêta rien : on soumettait les textes à la Kommandantur à Tours qui nous autorisait ou non à jouer la pièce (une seule fut refusée, car l'auteur était juif). Celle là ou une autre, c'étaient toutes des comédies. La salle était toujours comble et l'intégralité de la recette servait à envoyer des colis aux prisonniers de guerre. A partir de la libération et jusqu'aux années 50, il s'est joué beaucoup de pièces patriotiques.

L'Avant-Garde : Société de tir fondée au XIX^{ème} siècle, elle est rattachée aux sociétés de tir de France. Elle a pour but la préparation et le perfectionnement militaire des jeunes gens qui seront appelés au régiment. Sa devise est : Dévouement et Patrie. Chaque dimanche matin, les membres actifs descendaient avec les armes prêtées par l'armée (2 fusils 1886-93 et un fusil 1874 calibre 5/5) en défilé avec fanfare : clairons, tambours et drapeau en tête s'entraînent au stand de La Planche où ils retrouvaient les membres de la société de tir de Rochecorbon. Un petit bistrot tenu par Jean Blin permettait de patienter en attendant son tour pour tirer, en jouant à la coinchée et en se rafraîchissant. Les sociétés de tir du département s'affrontaient chaque année au Menneton à Tours en un grand concours départemental. En 1939, du fait de la guerre, la société a été dissoute par le ministère, mais elle a continué de vivre en se transformant en association des anciens élèves de l'école



publique et amicale laïque, toujours sous le nom de l'Avant garde. Elle créa à son tour une troupe de théâtre pour subvenir aux besoins de l'école publique et faire un voyage.

L'habillement

Les femmes :

Les chapeaux : Au début du siècle, les femmes portent par dessus leur chignon le bonnet de Tourangelle : tout simple pour la semaine (la goulaine) et brodé pour le dimanche. Pour la nuit,



une charlotte. Après la guerre de 14, le bonnet de tourangelle commence à disparaître, mais certaines femmes le porteront jusqu'au milieu du siècle. Un fichu noir tend à le remplacer. Pour le travail des champs, le chapeau de paille était de rigueur, et pour les sorties, le chapeau de feutre (ou de paille selon la saison) avec sa voilette, ou la capeline pour les cérémonies. Autour du cou, afin de cacher leurs rides, les plus coquettes portaient un ruban noir en velours ou gros grain, qui pouvait être orné de perles ou de brillants (un ras de cou). Les femmes possédaient peu de bijoux car une collecte de métaux précieux avait été organisée pendant la guerre de 14 pour financer la fin des hostilités.

Les robes : Les femmes étaient vouées au noir ou aux couleurs foncées (marron, gris, marine).

Pour tous les jours, jupe et caraco avec un tablier (giron ou devantière), et sur les épaules un grand châle : la palatine. Pour s'occuper des animaux, elles enfilaient une blouse. Le dimanche, elles portaient des vêtements brodés et plissés, avec col en dentelle ou en fourrure selon la saison, souvent assorti d'un manchon. Traditionnellement, on sortait les vêtements d'hiver à la Toussaint et ceux d'été à Pâques. A la saison chaude, les femmes se promenaient « en taille », c'est à dire sans manteau. A la fin de la dernière guerre, les femmes osent porter le pantalon et, même, pour la baignade, le maillot deux pièces.

Les accessoires : En hiver, pour travailler et se protéger du froid, on mettait des gants ou des mitaines. Selon la saison, une pèlerine chaude ou décorative (dentelle, crochet) complétait l'habillement. Pour sortir, ne pas oublier le sac à main avec son poudrier à l'intérieur, l'ombrelle ou le parapluie, et pour la vue si nécessaire, les lunettes ou le face à main.

Les dessous : Grosse chemise de toile et culotte fendue, jupons et bas de laine ou de coton tenus par des jarretières ou, plus tard, par des jarretelles attachées au corset, lui-même lacé devant ou derrière. Ces dessous seront ensuite remplacés par la culotte et le soutien-gorge.

Les chaussures : Pour le travail, sabots et claques dans lesquelles on enfilaient des pantoufles, dans la maison pantoufles et pour sortir, sandales de toile, sandalettes de cuir tenues par un bouton ou bottines à boutons en cuir ou en toile, avec talon Richelieu. Pour les attacher, on devait utiliser un crochet à bottines. Les escarpins étaient réservés aux cérémonies.

Le deuil : Aux enterrements, les femmes se recouvraient le visage d'un voile de crêpe noir descendant jusqu'à la ceinture. Pendant un an, le grand deuil était marqué par le port du grand voile par derrière, puis le demi deuil se reconnaissait par un petit voile sur le côté. Parfois, un crêpe de deuil était cousu sur le bonnet.

Les années folles (1920-1925) : Aucun souvenir chez les anciens de Parçay qui, après la guerre de 14-18 auraient dû voir leurs mères ou grand-mères se faire couper les cheveux et raccourcir leurs jupes ou robes au niveau du genou (pour éventuellement danser le charleston). Les femmes de cette époque pensaient plutôt à leurs morts.

Les hommes :

Les coiffures : Béret ou casquette par beau temps et en hiver, casquette à rabat ou passe montagne. Pour les sorties, feutre, melon, chapeau claque, haut de forme, canotier ou



panama, et pour dormir, bonnet de nuit avec pompon.

Les sous vêtements : Gilet et ceinture de flanelle, caleçon long et molletonné pour l'hiver, en toile au printemps et à l'automne, et rien en été. Chaussettes tricotées main avec support chaussettes. Pendant la guerre, les hommes portent le slip et le maillot de débardeur.

Les vêtements : Chemises uniquement à manches longues et sans col au début du siècle, avec une languette pour s'accrocher au pantalon. A partir de la seconde guerre mondiale, apparition progressive des chemises à manches courtes (col boutonné) et des chemisettes (col ouvert). Pantalon en velours en hiver, en moleskine noire ou en coutil bleu en été, et une veste : bourgeron noir ou bourgeron bleu. Pour se protéger de la poussière, les hommes se nouaient un grand mouchoir à carreaux autour du cou. Ce même mouchoir, avec un nœud aux quatre coins, pouvait être posé sur la tête pour se protéger du soleil. Pour les sorties, veste et pantalon (tenu par des bretelles) en droguet (tissu à côtes), gilet de velours avec martingale derrière. Si, pendant la sortie, on avait des travaux à effectuer (charger ou décharger la charrette par exemple), on enfilaient par dessus ses vêtements une biauade (grande blouse bleue). La biauade se portait surtout pour les déplacements à la foire ou au marché, avant la guerre de 14-18. Contre la pluie, la pèlerine à capuche, la gabardine, le parapluie ou, pour les travaux des champs, « l'aberriau ». Pour les grandes occasions, le pantalon rayé (ou le pantalon de golf entre les deux guerres), la chemise avec plastron et col dur, le nœud papillon, la lavallière ou la cravate, le petit gilet en soie ou en cachemire et la lévite (veste droite et longue) ou la redingote. Quelques mariages furent même célébrés en smoking. Entre les deux guerres, costumes deux ou trois pièces, avec pochette dans la poche de poitrine. La tenue pouvait être complétée par un pardessus en ratine avec un col en peau de taupe. Pour corriger la vue si nécessaire, les hommes portaient lorgnon ou

bésicles. Pour la chasse, veste avec poche carnier dans le dos et boutons décorés de représentations de têtes d'animaux.

Les chaussures : On portait des sabots avec guêtres en toile ou en cuir, des galoches, des brodequins, des sabots de bois avec à l'intérieur une semelle en paille d'avoine ou de seigle tressée à la main ou des guenilles appelées chaussettes russes, des sabots à « cossin » ou des sabots tout cuir (sabots russes), des sandales ou des sandalettes. Dans les sabots, on portait des chaussons et à la maison, des pantoufles noires avec semelle cuir : les charentaises.

Les enfants :

Les bébés : Langés jusqu'à un an, ils portaient ensuite robe ou barboteuse, chemise et brassière, et par dessus un bavoir. Le port du bonnet était censé aplatir les oreilles. Chaque bébé possédait son hochet dentaire et son collier en perles d'ambre pour éviter les coupures des plis du cou.

Les filles : Les sous vêtements traditionnels étaient la chemise et la culotte « bateau ». Elles étaient vêtues d'un sarrau noir à liseré rouge avec une fermeture à empiècement sur le côté, puis le noir sera supplanté par le vichy écossais. Par dessus, un capuchon (pèlerine à capuche). Aux pieds, des galoches l'hiver, des sandales l'été. Pour sortir, les fillettes et les jeunes filles portaient des vêtements de couleurs claires : une robe ou une jupe plissée à bretelles avec un corsage, un gilet en été ou un manteau en hiver. Chaussettes blanches et souliers vernis complétaient la tenue. A la fin de la guerre, elles aussi osent le pantalon ou le short.

Les garçons : Ils portaient des caleçons courts, puis des slips et des débardeurs. Été comme hiver, la culotte courte était de rigueur, jusqu'à 12 à 14 ans. Pour venir à l'école, sarrau noir boutonné dans le dos ou blouse grise étaient recouverts l'hiver d'une cape noire à capuche et d'un cache-nez. Sur la tête, un béret noir, aux pieds, des galoches. Pour sortir, veste, pantalon et chaussures de cuir mais, avant 40, costume marin et col brodé.

L'entretien : Souvent, seul l'aîné portait des vêtements neufs, car ils passaient d'un enfant à l'autre. Pour que les habits fassent plus d'usage, on achetait un peu grand et on faisait un ourlet qu'on défaisait avec la croissance de l'enfant. Quand les chemises étaient usées, on retournait le col et les poignets. Les chaussettes étaient raccommodées ou le pied en était retricoté, souvent par une des couturières à domicile. Les lainages et autres vêtements stockés pour l'été dans la naphthaline gardaient pendant longtemps une odeur particulière.

La cuisine

Les petits déjeuners copieux : Suivant les jours, hareng saur et merluche grillés sur la braise, rillettes, pâtés, fromages, confitures, café au lait ou nature, du pain, du vin... et une goutte.

Les soupes : Elles étaient faites avec les jus de cuisson des légumes du jardin : selon la saison, choux, asperges, potiron, haricots verts ou secs, poireaux, pommes de terre, navets, céleri, tomates, oignons, oseille (trempées au pain). Tout un cérémonial entourait ce début de repas : on amenait sur la table la soupière en faïence pleine de jus de cuisson et munie de son couvercle et c'est le grand père ou le père qui découpait des tartines de pain, les mettait dans le bouillon et remettait le couvercle; et tout le monde attendait que la soupe soit trempée avant de pouvoir commencer le repas. Plus tard, le pain pourra être remplacé par des pâtes à potage ou du vermicelle. On mangeait aussi des panades aux miches recuites avec des blancs d'œufs pochés, des soupes à la poule, au lard, le pot au feu. On mettra à part le miot, au vin bien sûr, mais pour certains aussi au lait, que l'on descendait dans le puits pour le garder bien frais.

Les entrées : Salades composées avec des légumes saisonniers du jardin (tomates, radis, pommes de terre), œufs durs, rillons et rillettes de porc, pâtés de gibier, tête de cochon froide en terrine.

Les viandes :

- Poulet rôti au four ou à la broche, à la cocotte, au vin, marengo. Découper le poulet était un travail d'homme, réservé au chef de famille. La tradition voulait que lorsqu'un des garçons atteignait sa majorité, le père lui donne solennellement le poulet à découper.
- Poule au pot, en blanquette, à la crème, au riz, en fricassée avec des pommes de terre.
- Lapin rôti, à la moutarde, en civet.
- Cochon rôti avec des pommes de terre, charbonnée sauce vin, petit salé chaud ou froid, jambon sec fumé, andouille, boudin noir, crépinettes, tête de cochon chaude.
- Sang cuit à la poêle dans le saindoux avec des oignons et du persil (sanguette).
- Ragoûts de poule, de lapin, d'oie accompagnés de pommes de terre.

Les œufs et poissons :

- Œufs au plat, brouillés à la tomate, pochés, durs (sauce beurre et fines herbes ou sauce béchamel), à la coque ou en omelette.
- Poissons d'eau douce venant des mares ou acheté au poissonnier ambulancier, saumon pêché en Loire et morue, merluche, hareng grillé, sardines salées achetés à l'épicerie.

Les légumes :

- Pommes de terre sous la cendre, en purée, en robe des champs, à l'anglaise, sautées, frites, en ragoût, au lait ou au four.
- Grenons de chou : boutons floraux de chou à vache (asperges du pauvre), chou pomme, chou fleur, choux de Bruxelles.
- Haricots verts, demi-secs, secs, en purée avec des croûtons frits.
- Tous les légumes de saison du jardin.

Les fromages : de vache ou de chèvre secs, ou frais aux fines herbes ou avec de la confiture. Ces fromages pouvaient être achetés à la ferme ou fabriqués à la maison.

Les desserts : Laitages, riz, semoule, œufs au lait, fraises au vin, poires cuites au vin, pommes cuites au beurre, crêpes, beignets (en particulier aux fleurs d'acacia), fruits de saison, compotes et confitures, tartes.

Les boissons : Vin rouge ou blanc, bouette, cidre et poiré, sans oublier l'eau du puits. Les enfants buvaient de l'eau rougie (un peu de vin dans beaucoup d'eau). On achetait aussi à l'épicerie du «Lithiné du docteur Gustin» et du coco pour fabriquer en les mélangeant dans de l'eau une boisson pétillante et rafraîchissante.

Les conserves : Les œufs conservés dans de l'eau chaulée dans une tinette (jarre en grès) ou enveloppés dans du papier journal et recouverts d'avoine, les pommes de terre conservées dans les caves, les salaisons de viande de porc et les haricots verts au sel également en tinettes, les conserves de fruits et légumes stérilisés dans des bouteilles, les confitures de fraises, cerises, prunes, groseilles et rhubarbe. La production locale d'alcool permettait aussi de garder des cerises à l'eau de vie et de faire de la crème de cassis. Chaque maison fabriquait son vinaigre dans un vinaigrier et faisait presser des noix au moulin pour fabriquer l'huile de noix que l'on conservait dans des jarres en terre : les bions.

Les transports

Au début du siècle, les trajets s'effectuaient à pied, en vélo ou en carriole à cheval.

A pied pour tous les petits déplacements.

Les vélos : Avant la guerre de 14, on trouvait des vélos d'homme avec jantes en bois et pneus. Après la guerre, les vélos sont souvent munis de freins anglais (freins à tige) et les cadres pour femme apparaissent.

Les carrioles à roues caoutchoutées étaient tirées par des chevaux demi-trait (poney ou postier anglais). À l'avant, une planche verticale était munie d'un porte fouet, d'un support de



guides et de deux porte lanternes, les lanternes (verre blanc vers l'avant et rouge vers l'arrière) permettant la circulation de nuit. Des ressorts de suspension, que l'on pouvait bloquer avec des tasseaux en cas de charge lourde amélioraient le confort. Les carrioles pouvaient être toutes simples, mais aussi très luxueuses. Par exemple, à Meslay on utilisait le "tonneau", une carriole à caisse surbaissée avec des sièges disposés en arrondi, une porte arrière, une capote et devant, un mica amovible. A Bellevue, une autre rectangulaire avec une porte derrière. Les freins des charrettes et carrioles (la mécanique) étaient serrés à l'aide d'une manivelle. Dans tous les lieux publics, des anneaux étaient scellés dans les murs ou sur des piquets afin de pouvoir attacher les chevaux que l'on munissait à l'arrêt d'une musette mangeoire et par mauvais temps d'un caparaçon.

Les automobiles : Après la première guerre, on a pu voir à Parçay les premières voitures, d'abord une De Dion Bouton, une Ford à roues rayons bois, puis des 5 ou 6 CV Renault à capote amovible, la Trèfle avec son arrière pointu, la Rolland-Pillain fabriquée à Tours et d'autres Citroën, Peugeot ou Renault. Pendant la 2^{ème} guerre, on n'a vu qu'un seul gazogène.

Les motos : Entre les deux guerres, motos Terrot, Dreht (allemande), Gnome et Rhône, Monney-Goyon, Norton, Motobécane.

Les transports en commun : De Parçay, on pouvait aller à pied à Sainte-Radegonde prendre le car pour Tours. Une ligne de tramway allait de Tours à Vouvray, via Rochecorbon. Entre les deux guerres, il y eut plusieurs tentatives de demande de transport pour Tours, mais aucune n'a abouti. Avant 1939 une ligne d'autobus circulait de Tours à la Chartre-sur-le-Loir, via Notre-Dame-d'Oé, avec un arrêt à Martigny, carrefour RN 10/CD 77. À l'aide d'une bicyclette, on pouvait aller prendre le train à Notre-Dame-d'Oé pour Tours ou pour Paris/Austerlitz, via Château-Renault et Vendôme. Au début du siècle, les Parcillons pouvaient aussi se rendre de

Rochecorbon à Tours par voie fluviale, grâce à un bateau qui assurait ce trajet.

Sur la RN 10, on pouvait voir le passage des rouliers, convois de charrettes à cheval approvisionnant la ville en bois, fourrage et paille.

L'école

L'école publique : En 1900, les garçons étaient installés à la Commanderie et les filles dans la salle de bibliothèque de l'actuelle maternelle. En 1902, construction et ouverture de deux classes une de garçons, une de filles, situées dans la partie ancienne de la maternelle existante, et la mairie prit la place de l'école des filles. Les années passant, les filles et les garçons furent mélangés dans les salles de classe, mais la cour



de récréation resta longtemps partagée par un muret qui servait de limite. Le logement d'instituteur était situé au dessus de la mairie d'alors (il est encore actuellement logement de fonction).

L'école libre de filles Sainte-Bernadette fonctionnait dans le bâtiment de l'actuelle école de musique et fut tenue d'abord par des sœurs, puis, après la séparation de l'église et de l'état, par des sécularisées. En 1935, une classe de garçons fut créée salle Saint-Pierre, dans l'actuelle pièce occupée par l'association Riage. 40 enfants dans cette petite salle, répartis en 4 ou 5 sections, où les plus grands aidaient les plus petits à apprendre à lire.

L'émulation (et aussi la rivalité) était grande entre les deux écoles. Le critère retenu était le taux de réussite au Certificat d'Etudes Primaires, qui se passait à Vouvray à 12 ans et parfois même un an plus tôt, avec une dispense. Après, c'était pour la plupart l'entrée dans la vie active. Pendant la guerre 39/45, l'âge de passage du CEP fut porté à 14 ans. Des «vacances» spéciales étaient accordées aux enfants d'agriculteurs pour la période des vendanges ou des gros travaux agricoles. Pendant les grandes vacances, les devoirs de vacances étaient

journaliers, obligatoires, contrôlés et corrigés par les instituteurs à la rentrée. Dans les classes, beaucoup de travaux étaient assurés par les élèves, service qui changeait chaque semaine : lavage des tableaux, balayage des classes (en humidifiant le sol à l'aide d'une boîte de conserve trouée pour éviter de soulever la poussière), allumage du feu (après avoir cassé le bois) et en fin de période, grand nettoyage, sans oublier les encrriers et enfin cirer les bureaux. Régulièrement, l'instituteur contrôlait la propreté des mains (et aussi parfois des pieds) des élèves. Il n'y avait pas d'association de parents d'élèves, ce qui n'empêchait pas une entente réelle et étroite maître-parents par rapport à l'éducation de l'enfant. La séparation école publique école privée a contribué à former des clans qui ne se fréquentaient pas, même plus tard dans leur vie d'adulte.

La religion

Pendant la première moitié du siècle, Parçay aura connu six curés : l'abbé Métivier, l'abbé Domval, l'abbé Roy, le chanoine Vivien, l'abbé Léon et le chanoine Georges.

Les offices religieux étaient beaucoup plus



nombreux qu'aujourd'hui : petite messe tous les matins, grand-messe le dimanche, avec l'après-midi vêpres et salut. On célébrait aussi toutes les grandes fêtes liturgiques : l'Épiphanie, le mercredi des cendres, l'Annonciation, la mi-Carême, les Rameaux, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, Noël. Chaque fête était différenciée par son importance. On pouvait voir, pour certaines, trois ou quatre curés officier en même temps. Chaque année, l'archevêque de Tours venait célébrer la Confirmation. Chaque samedi et les veilles de fêtes religieuses, il y avait la queue devant le confessionnal. De plus, certains événements nécessitaient un passage à l'église avec des prières particulières. Par exemple, après un accouchement, la mère devait venir à l'église pour la prière des relevailles et ce n'est qu'après qu'elle pouvait assister aux messes.

Les processions religieuses :

Les rogations : processions dès 7 heures du matin dans la campagne les trois jours avant l'Ascension : une pour les foins, une autre pour les moissons et la dernière pour les vendanges. La tradition voulait que les conditions météorologiques de ces trois journées se retrouvent lors des trois événements concernés.



La Fête Dieu : On allait couper des bouleaux à Meslay pour garnir l'arrière de deux repositoires (autel formé par trois charrettes, une posée sur les deux autres), un à l'école libre de filles et l'autre à la Pinsonnière. Les rues étaient décorées de fougères, de pétales de roses et fleurs diverses jonchant le sol. La procession comprenait un dais porté par quatre hommes sous lequel se tenait le prêtre portant le Saint-Sacrement dans un ostensor, entouré des fabriciers (conseil de Fabrique) qui tenaient les quatre cordons, 4 thuriféraires (ceux qui balancent l'encensoir), 4 porteurs de torches (chandelles), les enfants de Marie, les communiantes de l'année (certains enfants étaient habillés en ange avec des ailes dans le dos), les porte bannières avec leurs bannières représentatives dont des enfants tenaient les cordons, l'ensemble accompagné par la musique qui jouait des marches de procession.

Le jeudi saint, on rentrait les landaus dans l'église pour la bénédiction des enfants.

La fête des morts (le 2 novembre) était marquée par une procession suivie d'une bénédiction au cimetière, avec la musique.

Processions à la grotte : Pendant l'hiver 21-22, un pèlerinage avait eu lieu à Lourdes. Un fragment de la grotte de Lourdes a été scellé dans la paroi de la grotte de Parçay. Depuis, chaque premier dimanche de septembre, une procession commémore ce pèlerinage. Des saluts avaient également lieu à la grotte au mois de mai, une fois par semaine. On peut y voir, comme à l'église, des ex-voto, plaques de marbre

gravées en remerciement d'une prière exaucée, posées à proximité de la statue représentant la sainte ou le saint imploré.

LA FÊTE DE SAINT JOSEPH : Le 19 mars vers 20 heures, quel que soit le jour de la semaine, une cérémonie à l'église fêtait Saint-Joseph, accompagnée par la Société Musicale qui jouait la prière de Joseph de l'oratorio de Méhul. Une décoration particulière différenciat cette fête patronale de toutes les autres. Il s'agissait d'un immense porte bougies (plusieurs centaines) comprenant huit fils de fer qui partaient du plafond de l'église, fixés à une ferrure, laquelle pouvait monter ou descendre au bout d'un câble tiré par une ou deux personnes de l'intérieur du clocher. Les fils de fer se séparaient, quatre de chaque côté, formant deux grands arcs. Sur ces fils étaient fixés de petits bougeoirs en tôle tous les quinze à vingt centimètres. Pour que les bougies restent droites, on les coupait en trois. Pour l'installation, on baissait l'ensemble, on fixait les bougies et on les reliait avec un cordon inflammable (le fulmicoton) que l'on soudait sur la mèche avec une cire spéciale, elle aussi inflammable. On relevait l'ensemble et il suffisait de craquer une allumette à un bout pour que tout s'illumine en quelques secondes : c'était féérique.

La célébration des sacrements et des enterrements :

Le baptême : on allait directement aux fonds baptismaux où le prêtre interrogeait les parrain et marraine sur leurs engagements, traçait sur le front du bébé une croix avec de l'huile sainte (le saint chrême), lui mettait un grain de sel sur la langue puis un peu d'eau bénite sur la tête. Il y avait souvent un arrêt à l'autel de la Sainte-Vierge pour lui confier l'avenir de l'enfant. Les actes se signaient à la sacristie et les enfants de chœur, comme pour les mariages, carillonnaient avec beaucoup d'entrain, car pour ces deux fêtes, plus tu sonnais, plus tu avais de pièces de monnaie. Une coutume voulait que parrains et marraines jettent des dragées et pièces de monnaie à tous les gosses qui attendaient sur la place à la sortie de la cérémonie. C'était une belle bousculade pour en ramasser le plus possible, sans se soucier de la propreté du sol.

Les communions : D'abord vers 7 à 8 ans la communion privée, toute simple pendant une messe ordinaire du dimanche matin, puis la première communion ou communion solennelle où les filles étaient vêtues d'une robe blanche avec voile et couronne de fleurs blanches et les garçons d'un costume bleu marine ou gris à culotte courte. Au bras gauche, un brassard garni de dentelle. Trois ou quatre jours de retraite menés par le prêtre précédaient cette journée de

fête. La cérémonie avait lieu pendant la messe de 10 heures avec plusieurs curés et était entourée du plus grand faste possible. Ensuite les gens rentraient chez eux pour le repas de communion en famille. Vers 16 ou 17 heures, tout le monde revenait aux vêpres; les communicants et communicantes avaient chacun leur couronne de fleurs blanches pour offrir à la Vierge (avec quelques paroles dont tout le monde se souvient: « Prends ma couronne, je te la donne »). Après les vêpres, tout le monde allait en procession derrière les communicants jusqu'au presbytère pour y prendre le verre de l'amitié (limonade pour les communicants) et recevoir un petit cadeau de commémoration (image pieuse par exemple). La deuxième communion était beaucoup plus simple: elle se passait l'année suivante, le même jour que la première communion, sans les obligations demandées aux premiers communicants.

Le mariage: quelques jours avant, plusieurs visites chez le prêtre pour un minimum d'instruction religieuse et pour la confession, puis le mariage célébré avec une messe ou simplement une bénédiction. Les futurs époux et tous les invités partaient en cortège de la maison de la mariée jusqu'à l'église, en passant par la mairie. Les mariés ne répondaient que par oui ou non et les actes se signaient à la sacristie, pendant que les enfants de chœur carillonnaient à tout va.

Les enterrements: A la suite d'un décès, un prieur d'enterrement était payé par la famille pour faire le tour de la commune afin d'annoncer le jour et l'heure des obsèques. La famille choisissait, selon ses possibilités financières, la classe de l'enterrement:

- 1^{ère} classe: tentures noires bordées de blanc tout autour de l'église et encadrement identique de l'extérieur de la porte de l'église, sous le porche.
- 2^{ème} classe: mêmes tentures, mais seulement autour de l'autel et du chœur de l'autel de la vierge à la porte d'entrée.
- 3^{ème} classe: tentures seulement autour de l'autel.

Pour les trois classes, oriflammes sur les deux poteaux du porche. On allait toujours chercher le mort chez lui, quelle que soit la distance, le prêtre en habits liturgiques et les enfants de chœur en soutane noire. Parfois, un chantre accompagnait le convoi. Il pouvait y avoir une messe, ou tout simplement une bénédiction à la levée du corps. Les enfants de chœur carillonnaient pendant l'hymne « Di-es i-rae ». Les condoléances avaient rarement lieu à l'église. Un convoi funèbre se formait à la sortie de l'église, suivi du clergé, d'un chantre et de tous les assistants jusqu'au

cimetière où le corps était mis en terre et béni devant tout le monde. Les condoléances avaient lieu sur place (le bénitier était tenu par un enfant de chœur).

Harmonium, chantre, sacristain, chaisière:

L'harmonium était situé à gauche dans le chœur, à quelques mètres de l'autel de la Vierge. Un seul homme en jouait: c'était l'organiste titulaire. A sa droite était assis le premier chantre (titulaire aussi), et souvent un deuxième chantre à sa gauche.

La chaisière était une femme nommée par le conseil de Fabrique. En principe, les places dans l'église étaient libres et gratuites, mais certains paroissiens souhaitaient avoir toujours la même place; ils avaient le droit de mettre leur nom sur l'accouoir du prie-Dieu, ils payaient une redevance annuellement ou à chaque présence à l'office.

Le sacristain officiait jusqu'au début des années 30. Pendant les cérémonies il portait une aube, une calotte et un instrument représentatif de sa fonction: une baleine, sorte de latte en fanon de baleine emmanchée sur un embout d'argent et surmontée d'une croix également en argent (existe encore). C'est le sacristain qui préparait l'église pour toutes les cérémonies et qui rangeait après. Il s'occupait aussi de faire circuler et placer les gens les jours d'affluence.

Le catéchisme: A partir de six à sept ans, les enfants y participaient chaque jeudi matin et quelques fois le dimanche en début d'après midi, si bien que parfois ils enchaînaient avec les vêpres. Un certificat religieux délivré au canton attestait du bon suivi de cet enseignement. Ce certificat était obligatoire pour la communion solennelle et la confirmation.

Les enfants de chœur: Une douzaine d'enfants se partageaient les services. Ils étaient revêtus d'une soutane rouge et d'un surplis blanc (soutane noire et calotte aux enterrements). Le cérémoniaire, lui, était habillé de mauve avec surplis blanc et muni de son claquoir avec lequel il commandait les différents rythmes des cérémonies. Les enfants de chœur se partageaient le service de semaine (messe tous les jours à 7 heures) et les services spéciaux pour lesquels ils étaient payés: enterrement (par la quête), baptême (par le parrain), mariage (par le beau-père). Les enfants de chœur effectuaient des retraites, et parfois un petit voyage qu'ils finançaient avec la quête des œufs de Pâques, qu'ils récoltaient dans les maisons en présentant un panier garni de balle d'avoine (une paillonne) tenu à l'aide d'une perche passée dans les deux anses. Ils signalaient leur arrivée en agitant une petite cloche. Il arrivait aussi que l'église

devienne terrain de jeu, à l'insu du prêtre, bien sûr. Par exemple, en sonnant les cloches, on pouvait jouer à Tarzan (lancer la cloche, sauter, monter à 3 ou 4 m), ou même, en partant de la chaire, s'envoler et atterrir devant l'autel situé en face. Lorsqu'un nouvel enfant de chœur arrivait, les autres l'enfermaient dans un placard. Attiré par les cris, le curé venait le délivrer, mais en général avec une paire de claques. L'enfant était ainsi « baptisé ». Le prêtre sévissait pour les bêtises faites, la punition consistant en quelques dizaines de chapelet à réciter à genoux devant l'autel.

Les petites sœurs des pauvres : Elles passaient dans les maisons récupérer des provisions pour les plus malheureux ; c'était les restos du cœur de l'époque.

Les cloches : Les cloches actuelles furent bénies le 30 août 1925. Elles furent offertes par deux familles parcellonnes qui leur ont donné leurs prénoms.



Chaque sonnerie confiée au sonneur avait un sens bien défini :

- *Le tintement* : coups répétés sur la petite cloche, cinq minutes avant le début de l'office.
- *A la volée* : carillon avec les deux cloches, pour les cérémonies.
- *Le glas* : coups répétés séparés de quelques secondes et portés sur la grosse cloche avec un maillet de bois, directement dans le clocher. Il annonçait un décès et le nombre de coups variait en fonction du sexe du défunt.



- *Le tocsin* : coups répétés frappés rapidement pour attirer l'attention. Il se sonnait pour annoncer la guerre et pour prévenir après les catastrophes.
- *L'Angelus* : matin, midi et soir, 3 coups séparés puis carillon à la volée. Il remplaçait la montre pour les travailleurs dans les champs.

La séparation de l'Église et de l'État

Les traces de cet événement sont très rares : rien dans les délibérations du conseil municipal (à part l'utilisation du presbytère pour ouvrir un bureau de poste avec logement), et peu de choses dans les archives de la paroisse. C'était une loi, il fallait bien la suivre. La seule chose dont on soit sûr, c'est la résistance de nombreux paroissiens, qui ne pouvaient accepter l'inventaire des biens de l'Église par l'État. Ils se sont enfermés dans l'église. Le préfet a envoyé



des forces de gendarmerie et un serrurier pour forcer les portes, mais impossible d'ouvrir ; les portes ouvrant vers l'intérieur étaient bloquées par un entassement de chaises et de bancs. Les forces de police ont même tenté de brûler la porte.



Nous n'avons pas de détails sur la fin de cette tragédie, mais elle a durci les relations entre les pour et les contre. Ces événements se sont déroulés fin 1906.

Les plaisanteries du moment

À cette époque, c'était le sérieux dans le travail qui primait, malgré quelques entorses, qui grâce à certains farceurs, agrémentaient un peu la vie de tous les jours. Leurs plaisanteries ne causaient aucune détérioration ou préjudice financier.

- Un matin, une dame un peu acariâtre entra comme tous les jours dans son écurie pour tirer ses chèvres. Mauvaise surprise : les chèvres n'étaient plus là. Inutile de décrire l'affolement dans le quartier. Tout le monde se mit à la recherche des évadées. Au bout d'un moment, l'heure de la traite étant passée, les chèvres se manifestèrent : Elles étaient dans le grenier ! Personne n'imagina qu'elles y étaient montées toutes seules; c'était simplement des repréailles infligées par quelques jeunes qui s'étaient fait un peu malmener par cette dame.

- Tous les hivers, l'alambic s'installait dans la vallée de Parçay pour distiller l'eau de vie. Des vigneron amenaient leur marc, d'autres venaient chercher leurs vingt litres d'eau de vie à 50' (droit de bouilleur de cru). Ce jour là, un vigneron de Parçay (une force de la nature), vint chercher sa bonbonne de 20 litres avec sa brouette et après une bonne dégustation avec les copains, prit les brancards et partit chez lui à plus d'un kilomètre, sans s'apercevoir qu'un de ses compères avait glissé un rondin de bois dans les rayons de la roue, l'empêchant de tourner. S'en est-il aperçu ou non, toujours est-il qu'il rentra chez lui sans l'enlever : on peut dire que tel est pris qui croyait prendre.

- Lorsqu'on labourait les vignes, on n'hésitait pas, quand la parcelle n'était pas terminée, à laisser la charrue sous un pommier en haut du rang. Ce vigneron, ayant eu quelques petits problèmes avec ses voisins, fut stupéfait de ne pas trouver sa charrue où il l'avait laissée la veille. C'est un voisin de champ qui, voyant son désarroi, lui dit : « tu cherches ta charrue, et bien, regarde donc en l'air ». Elle était dans le pommier. Toujours pendant les labours, une autre mauvaise plaisanterie consistait à croiser les fils de fer du bout d'un rang. Lorsque le cheval arrivait au croisement, il s'arrêtait et il n'y avait plus qu'à tout démonter.

- *Une histoire de borne* : Deux voisins possédaient devant chez eux chacun une petite vigne. Les parcelles étaient séparées par une grosse borne en pierre, seulement posée au bout d'un rang. A la fin d'une tournée de caves, quelques plaisantins, connaissant l'intransigeance des deux voisins, eurent l'idée de pousser la borne d'un rang. Les propriétaires ne s'en étant pas aperçu tout de suite, nos gais lurons s'arrangèrent pour le leur faire savoir. Les discussions commencèrent entre les deux voisins, puis le ton monta. Comme par hasard,

un gars passa par là (un de nos farceurs). Il prit parti contre ceux qui avaient fait cela. La pierre était tellement lourde qu'il offrit à nos deux compères d'aller chercher du renfort (qui n'était pas loin). C'est donc les 4 ou 5 copains auteurs du méfait qui remirent la pierre en place et passèrent ainsi pour des redresseurs de torts. Pour les remercier, nos deux vignerons s'empressèrent d'aller chercher quelques bonnes bouteilles.

– À la récolte des citrouilles les jeunes gens en choisissaient une belle, ils en enlevaient une calotte, la vidaient, lui sculptaient au couteau des yeux, un nez, une bouche, ajoutaient des oreilles et des dents, mettaient à l'intérieur une ou deux bougies et remettaient la calotte. L'effet était saisissant. Bien placées dans certains coins de la ferme, elles pouvaient faire peur, au grand plaisir des jeunes.

L'arrivée du modernisme

L'électricité : C'est en 1925 que l'électricité arriva à Parçay, en commençant par le bourg. C'était du 110 volts pour la lumière et du 220 triphasé pour la force. Les extensions se firent jusqu'en 1940, selon l'éloignement du bourg. Il n'était pas rare de voir dans les habitations électrifiées une seule pièce éclairée, les installations générales ne se firent qu'après la guerre. Les caves restèrent longtemps éclairées à la bougie. Ces bougies étaient fixées dans des bougeoirs en plomb, ce qui leur permettait de tenir sur les fûts.

Le téléphone : Il arrive à Parçay en 1912. Dans les années 20 il y avait 4 abonnés à Parçay : le numéro 1, Meslay, le 2, un tonnelier courtier en vin, le 3, les Armuseries, le 4, l'épicerie courtier en grains (fonction de cabine pour un service jour et nuit). Le 5 sera attribué à la mairie en 1942. Les appareils étaient à manivelle (magnéto). On appelait le bureau de poste de Parçay pour la connexion avec le numéro demandé.

La T.S.F. : Au début du siècle, quelques bricoleurs ont installé des postes à galène, mais c'est l'électricité qui amena les premiers postes avec grandes et petites ondes. On avait Paris, Luxembourg et Londres (qui a été très écouté malgré les menaces de l'occupant). Les émissions : informations, concerts, feuilletons,

jeux radiophoniques étaient déjà entrecoupées par des réclames. Les récepteurs étaient de vrais meubles.

Le gaz : Arrivée du gaz en bouteilles fin des années 30. Il était peu utilisé dans les campagnes, mais il y avait quand même deux distributeurs de marques différentes à Parçay (Primagaz et Butagaz).

La photographie : Les photos en noir et blanc étaient prises avec des appareils très simples (des boîtes carrées, sans réglages) puis avec des appareils à soufflet avec réglages de pose, de vitesse de lumière et de profondeur de champ. Dès la fin des années 20, on trouve quelques photographes amateurs.

Les disques : Du début du siècle à l'arrivée de l'électricité, on utilisa des phonographes d'abord à cylindres puis à disques 78 tours avec remontage à la manivelle. Les premiers amplis furent utilisés dans les fêtes au milieu des années 30.

Les monnaies : En 1900 c'est le Franc avec ses sous multiples le centime et le sou : des billets, des pièces en argent pour les francs et en bronze pour les centimes. Ensuite, toujours des billets, des pièces en maillechort (alliage) pour les francs et en nickel pour les centimes, puis des sous percés (5, 10, 20, 25 centimes = 1, 2, 4, 5 sous). Pendant la guerre, les pièces ont été retirées et remplacées par des pièces en aluminium. Enfin, dès la fin de la guerre, de nouveaux billets (bleu-vert) avec un drapeau français ont été mis en service et vite retirés pour être remplacés par de nouveaux billets.

Les tracteurs : Leur arrivée après la guerre ainsi que toutes les innovations agricoles ont augmenté les rendements mais réduit considérablement le nombre d'agriculteurs.

Droit de puisage gratuit de sable en Loire : Ce droit issu du moyen âge a persisté pendant tout le demi siècle à un endroit bien déterminé (Saint-Georges sur la commune de Rochecorbon). On chargeait un demi tombereau de sable, on montait la côte, on vidait le chargement, on redescendait prendre une autre demi charge et, arrivé en haut, on rechargeait ce qu'on avait laissé la première fois, et tout cela à la pelle. On sablait les cours et on en mettait dans les poulaillers; les poules en mangeaient, ce qui durcissait les coques d'œufs.

La politique et la Municipalité

Les Maires à Parçay entre 1900 et 1950 :

Baptiste SERRAULT : de 1893 à 1925

Léon TULASNE : de 1925 à 1935

Marcel LEFÈVRE : de 1935 à 1947

Germain MARTIN : de 1947 à 1959

Le découpage droite gauche pouvait alors se traduire par clérical ou anticlérical bien qu'une cellule communiste ait existé dans les années 40. Le travail des équipes municipales était beaucoup moins important qu'actuellement (domaines de compétences des maires moins étendus et population plus faible). Cela n'empêchait pas que pour les élections les rivalités humaines s'exacerbaient : affichages sauvages, tentatives de persuasion (on ne buvait jamais autant gratuitement que pendant ces périodes). Le candidat battu retrouvait souvent, le lendemain des élections, une veste accrochée à son portail!

Certains devoirs du Maire n'étaient pas toujours agréables. Par exemple, si un accident mortel avait lieu sur le territoire de la commune, le ou les corps étaient déposés en mairie jusqu'à leur récupération par la famille. Les communications entre la mairie et les Parçillons étaient assurées par un garde champêtre en uniforme (avec képi, ceinturon et baudrier où était fixée la plaque de la loi) qui appelait les gens avec son tambour et lisait les décisions et délibérations du Conseil municipal, ceci jusque dans les années 30. On peut encore voir, à côté de la sacristie, les deux marches où le garde champêtre se juchait.

Voici quelques décisions municipales marquantes, en dehors des budgets, de l'aide sociale et de l'entretien des chemins communaux :

1900 : Projet de construction du groupe scolaire (2 classes et une salle avec deux petits bureaux pour la mairie) et d'un logement pour le directeur.

1900 : Projet pour déplacer l'ancien cimetière situé devant l'église et pour transférer les concessions dans le nouveau cimetière, afin d'aménager une place publique.

Mai 1901 : Devis pour la construction de l'école : 15.300 F.

Avril 1902 : Engagement sur timbre du curé de Parçay, l'abbé Métivier, d'une offre de 1650F pour la construction de la nouvelle sacristie. Acceptation du Conseil à condition qu'il y ait une porte qui ouvre sur l'extérieur.

Mai 1902 : Avis défavorable du Conseil pour le maintien de l'école libre de filles installée depuis l'autre siècle et tenue par des sœurs parce que le groupe scolaire était construit.

Août 1904 : Projet d'installation du téléphone et d'un bureau de poste et engagement de la commune à fournir les locaux pour le bureau ainsi qu'un logement, le tout prévu dans l'ancien presbytère qui, depuis la séparation de l'église et de l'état, était devenu la propriété de la commune mais abritait toujours le prêtre.

Septembre 1905 : À cette époque, c'était la Fabrique (la paroisse) qui gérait le cimetière et s'occupait des sépultures. Le Conseil décide de confier ce service à un particulier. Ce furent les maçons successifs qui l'assurèrent pendant tout le demi siècle, en se faisant payer.

Mai 1907 : Aide municipale aux personnes âgées : 5 F par mois, et aide identique versée par les enfants.

Janvier 1910 : Création d'une taxe sur l'abattage des animaux : taureau : 3 F - vache : 2 F - veau : 0,75 F - mouton - chèvre ou porc : 0,50 F - cheval ou mulet : 3 F, pour financer une inspection sanitaire des abattages privés, faite par un vétérinaire.

Mars 1911 : Refus par le Conseil de renouveler le bail de l'abbé Métivier (ancien presbytère).

Avril 1911 : Délibération pour la demande de création d'un bureau de poste (ancien presbytère).

Août 1911 : Demande à la préfecture d'étudier le passage à Parçay d'un tramway venant de Chanceaux et allant à Rochecorbon.

Juin 1912 : Vote favorable pour l'installation du bureau de poste et de son logement.

Novembre 1912 : Installation du téléphone, à la demande du Conseil.

14 Avril 1918 : Le conseil décide de porter de 20 à 40 F l'indemnité du tambour afficheur, vu l'augmentation du prix de la farine et des affiches.

29 avril 1918 : Arrivée de l'aviation américaine pour participer à la guerre contre les Allemands. Obligation d'exproprier 33 hectares de bonnes terres à blé.

Novembre 1920 : Début de la mixité (coéducation) dans les deux classes de l'école publique.

1921 : Décision du Conseil de créer un poste de porteur de dépêches à domicile.

16 avril 1922 : Décision d'élever un monument à la gloire des morts de la guerre 14-18 : pierres de granit taillées par un spécialiste et montées par le maçon du pays.

1925 : Vote d'une subvention destinée à l'achat d'un drapeau pour la société de tir.

Septembre 1925 : Arrivée de l'électricité dans le bourg de Parçay.

Février 1926 : Installation de l'électricité dans les bâtiments communaux.

Juin 1926 : Projet d'agrandissement du camp d'aviation pour installer l'armée de l'air française.

Août 1926 : Suppression de l'ancien jardin du presbytère situé devant la maison pour agrandir la place publique créée en 1900.

1926 : Le cantonnier donne sa démission, mais vu qu'il travaillait avec son matériel (une brouette, une pelle, une pioche, une fourche et deux râtaux), il en demande le rachat par la commune pour une valeur de 100 F : accepté.

Novembre 1927 : Suite à la découverte de la fresque dans l'église, le Conseil demande aux Beaux Arts le classement monument historique.

Avril 1928 : Un cyclone sur Parçay provoque 50.950 F de dégâts. La commune n'a pu obtenir que 6.600 F de subventions pour les réparations.

Août 1929 : Les parents d'élèves (spécifiquement les pères) demandent la suppression de la mixité dans l'école publique : refus de la municipalité.

Août 1929 : Demande d'autorisation de poser une moto-pompe sur le puits commun de la Commanderie.

Mars 1930 : Goudronnage de la traversée du bourg (R.D. 77).

Mai 1930 : Délibération de Saint-Symphorien pour que le camp de Parçay s'appelle camp de Saint-Symphorien : Refus du Conseil.

27 juillet 1930 : Projet du Génie de l'armée de l'air pour la construction d'une route reliant Parçay-Meslay à Tours via Sainte-Radegonde et Saint-Symphorien, réduisant la distance, les virages et les dangers du trajet initial, «vu la circulation intense». Accord du Conseil à condition qu'elle arrive au Carroi de la Potence (la Presle). Elle n'a jamais été réalisée.

26 août 1930 : Demande de classement par le Conseil général de la V.C.5 en C.D.129.

Octobre 1930 : Monsieur le curé demande de faire ouvrir une porte dans le pignon ouest de la sacristie, à ses frais. (Cette ouverture n'avait pas été réalisée après la première demande du conseil municipal en avril 1902).

22 mars 1931 : Demande de classement du V.C. du bourg en C.D.77.

10 mai 1931 : Le Conseil décide d'une taxe annuelle sur les chiens : chiens d'agrément et de chasse : 12 F, chiens de garde de troupeaux : 4 F.

Novembre 1931 : «Suite à l'accident de Michel Detroyat, le Conseil municipal demande au Préfet de bien vouloir supprimer les vols à basse altitude, souvent préjudiciables aux As aviateurs,

mais aussi aux travailleurs des champs qui ont beaucoup de mal à maîtriser les animaux épouvantés par le bruit des moteurs et la vue des avions à faible hauteur».

29 juillet 1932 : Acceptation du legs Boulay Adrien.

Mai 1933 : Pose du premier panneau signalant les écoles, à cause du danger des automobiles.

10 novembre 1935 : Le percepteur de Parçay n'est plus à Vouvray, mais à Tours (rue Claude-Thion).

27 novembre 1935 : Demande d'autobus pour Tours : sans résultat.

29 décembre 1939 : Création d'une cantine scolaire gérée par les parents.

21 octobre 1940 : Lecture au Conseil municipal de la loi empêchant l'embauche des femmes mariées dans les postes administratifs municipaux.

25 mai 1941 : Première fête des mères organisée à Parçay-Meslay par la municipalité.

8 septembre 1941 : Premier grand projet d'adduction d'eau à Parçay.

15 octobre 1942 : 2 projets de terrains de foot, l'un longeant le C.D 129 et l'autre à l'emplacement du terrain d'entraînement actuel (en location). Le premier est accepté le 19 novembre 1942.

23 mai 1943 : Alliance avec Rochecorbon pour le service incendie. Obligation à Parçay de fournir quelques pompiers.

10 octobre 1943 : Installation du téléphone à la mairie.

Novembre 1943 : Création d'un cours de viticulture et d'arboriculture à Vouvray, projet de forage pour une adduction d'eau à Parçay et achat des premiers extincteurs par la mairie.

Novembre 1947 : Augmentation du prix attribué à la Rosière, venant du legs Boulay, porté à 1000 F.

27 janvier 1949 : Indemnité de bicyclette pour le garde champêtre : 250 F par mois.

12 mai 1949 : Remplacement des vitraux de l'église brisés par les bombardements et par l'explosion du dépôt de bombes de Meslay, grâce aux dommages de guerre.

Février 1950 : Début d'une entente entre Parçay et Rochecorbon pour une adduction d'eau commune.

Février 1950 : «Le Conseil municipal émet le vœu que le gouvernement de la République ne néglige rien, dans la mesure de ses attributions et possibilités légales, pour faire obstacle à la course aux armements, au nom même de l'humanité et en dehors de toutes considérations politiques».

Les animaux et les mares

| Fermes et exploitations | Chevaux | Vaches | Moutons | Chèvres | Cochons | Mares |
|---------------------------------------|------------|------------|------------|------------|-----------|-----------|
| ALLET Auguste | 2 | | | 3 | 1 | 1 |
| ALLET Louis | 1 | | | | | |
| ALLET Marcel | 1 | | | 2 | 1 | |
| BLOT Louis | 1 | | | 3 | | |
| BODIER Albert | 3 | 10 | | 2 | 1 | |
| BODIER Amédée | 6 | 8 | | 6 | 2 | 1 |
| BORDIER Jean Baptiste | 2 | 3 | | 1 | 1 | 1 |
| BORDIER Jean-Baptiste | 2 | | | 3 | 1 | |
| BOULAY Aimé | 1 | | | 2 | 1 | 1 |
| BOULAY Marcel | 1 | | | | 1 | |
| BOULAY Paul-René | 2 | | | 2 | 1 | 1 |
| BRINDEAU Camille | | | | 6 | | |
| BROSSIER Joseph, LATOÛR Fernand | 3 | 10 | | 4 | 2 | 1 |
| CERELIS | 3 | | | | | |
| CHAMPION - MOLLET | 1 | | | 6 | 1 | 1 |
| CHAMPION Raymond | 4 | 8 | | 2 | 2 | 1 |
| CLOBJEAU Victor | 2 | 6 | | 3 | 1 | 1 |
| COSNIER Paul | 1 | | | | | |
| COÛSON Alphonse | 1 | | | 3 | | |
| DENIAU Paul | 3 | | | 3 | 1 | |
| DESWARTE Maurice | 3 | | 4 | | 1 | 1 |
| DÛCHAMP Aimé | 3 | | | | | 2 |
| DÛCHAMP Marcel | 1 | | | 4 | 1 | |
| DÛCHAMP Martin | | | | | | |
| DÛCHAMP Théophile | 2 | | | | | |
| FARDEAU François | 1 | 2 | | 4 | 1 | 1 |
| FIOU Georges | 1 | | | 2 | | |
| FOREAU Georges | 2 | 5 | | 2 | 1 | |
| GAILLARD François | 2 | | | 3 | 1 | 1 |
| GASNIER René | 2 | 3 | | 2 | 1 | 1 |
| GAÛTIER Benjamin | 2 | | | 3 | 1 | 1 |
| GAÛTIER Louis | 1 | | | | | 1 |
| GAÛTIER Paul | 2 | | | | 1 | 1 |
| GILET Emile | 2 | 3 | | 2 | 1 | 2 |
| GILET Louis | 2 | | | 3 | 1 | |
| GIRARD Arsène | | | | | | 1 |
| GIRARD Robert | 1 | 2 | | 2 | 1 | |
| GRILLAT Hyppolite | 2 | 3 | | 4 | 1 | 1 |
| GÛIBERT Fernand | 2 | 2 | | 10 | 1 | |
| JARRIAU Arthur | 1 | | | | 1 | |
| JARRIAU Ferdinand | 3 | 5 | | 4 | 1 | |
| JARRIAU Jean Baptiste | | | | 3 | | |
| LAMBERT Georges | 1 | | | 4 | 1 | 1 |
| LEFEBVRE Marcel | 5 | 20 | | 10 | 2 | 3 |
| LENOUARD-BRAGÛIER France | 3 | 5 | | 2 | 2 | 2 |
| LETOÛRMY Julien | 2 | 4 | 4 | 2 | 1 | |
| LEVIONNAIS Maurice | 3 | 5 | | 4 | 2 | 2 |
| MARQUENET Louis Eugène | 2 | 2 | | 3 | 1 | 1 |
| MARTIN Germain | 2 | | | | 1 | 1 |
| MENON Roger | 1 | | | | | |
| MOREAU Théophile | | | | 2 | | |
| PANVERT Georges | 1 | | | | | |
| PANVERT Raoul | 1 | | | 4 | 1 | |
| PINON Benjamin | 1 | | | 3 | 1 | 2 |
| PINON Camille | 2 | | | 4 | | |
| PINON Germain | 2 | | | | | 1 |
| PINON Jean Baptiste | 1 | | | | 1 | 1 |
| PINON Sylvain | | | | 6 | | |
| PROUST Aimé | 2 | 8 | | 2 | 1 | 1 |
| PROUST Jean | 2 | 4 | | 2 | 1 | 1 |
| REVERDY Maurice | 2 | 8 | | 10 | 2 | 1 |
| REVERDY Octave | 1 | | | 3 | | 1 |
| REVERDY Victor, GAÛTIER Benjamin | 3 | 4 | | 3 | 1 | 1 |
| RICHARDEAU Abel | 2 | 4 | | 3 | 1 | 1 |
| ROSSIGNOL Désiré | 3 | | | | 1 | |
| SELLIER Emile | 1 | | | 3 | 2 | |
| SERRAULT Jean Baptiste | 3 | 9 | | 5 | 2 | 2 |
| SIFFLEAU Aimé | 2 | | | 3 | 1 | 1 |
| SIFFLEAU Raymond | 2 | | | | | |
| SIONNEAU-PINEAU-GOÛJON Alphonse | 2 | 2 | | 3 | 4 | 1 |
| THERMEAÛ René | 2 | | | 4 | 1 | 1 |
| THOMAS Albert | 3 | 8 | | 4 | 2 | 1 |
| THOMAS Théophile - GALPIN J. Baptiste | 3 | 6 | | 2 | 2 | 3 |
| THORIGNY Daniel | 2 | | | 3 | 1 | |
| TRUFFIER-GIRARD | 2 | | | | | |
| TÛLASNE Léon, GAÛTIER René | 6 | 6 | | 4 | 2 | 2 |
| VASLIN Louis | 1 | | | | 1 | 1 |
| ferme: PETIT MESLAY | 3 | 10 | | | 2 | 2 |
| ferme: BELLEVUE | 11 | 60 | 100 | | 10 | 1 |
| ferme: CARQUETTERIE | 4 | 10 | | 3 | 2 | 1 |
| ferme: GIBELLERIE | 3 | 4 | | 2 | 1 | 1 |
| ferme: PERAÛDERIE | 4 | 6 | | 2 | 2 | 1 |
| Total | 170 | 257 | 108 | 201 | 87 | 60 |

Les prénoms à la mode entre 1900 et 1950

A

| | | | |
|----------|-----------|-----------|------------|
| Abel | Adolphe | Adèle | Adelphine |
| Adrien | Aimé | Adrienne | Aimée |
| Alain | Alexandre | Alice | Alida |
| Albert | Alphonse | Albertine | Alphonsine |
| Ambroise | Amédée | Angèle | Angélique |
| André | Armand | Andrée | Armelle |
| Arsène | Arthur | Aurélia | Augustine |
| Athanas | Auguste | | |
| Augustin | | | |

B

| | | | |
|----------|----------|---------|------------|
| Baptiste | Benjamin | Blanche | Bernadette |
| Bernard | | | |

C

| | | | |
|---------|----------|-----------|------------|
| Camille | Célestin | Camille | Célestine |
| Charles | Clément | Charlotte | Clémentine |
| | | Colette | |

D

| | | | |
|--------|--------|--------|---------|
| Daniel | Désiré | Denise | Désirée |
|--------|--------|--------|---------|

E

| | | | |
|---------|--------|-----------|-----------|
| Edouard | Elie | Eléonore | Elisabeth |
| Emile | Ernest | Emilienne | Ernestine |
| Eugène | | Estelle | Eugénie |

F

| | | | |
|-----------|---------|-----------|------------|
| Ferdinand | Fernand | Fernande | Florentine |
| François | | Françoise | |

G

| | | | |
|---------|---------|-----------|-----------|
| Gabriel | Gaston | Gatienne | Geneviève |
| Gatien | Gaëtan | Georgette | Germaine |
| Georges | Gérard | Gilberte | |
| Germain | Gilbert | | |
| Gustave | | | |

H

| | | | |
|--------|-----------|-----------|----------|
| Henri | Honoré | Henriette | Honorine |
| Hubert | Hyppolite | Hélène | |

I

| | |
|-------|------|
| Irène | Irma |
|-------|------|

J

Jacques
Jean-Baptiste
Jules

Jean
Joseph

Jacqueline
Jeannette
Julie

Jeanne
Josephine
Juliette

L

Léon
Louis

Léopold
Lucien

Léonne
Louise
Lucienne

Léonnie
Louisette

M

Marc
Mathieu
Michel

Marcel
Maurice
Moïse

Marcelle
Marguerite
Marie-Louise
Mauricette

Marthe
Marie
Marie-Thérèse
Monique

N

Norbert
Noé

Narcisse

Nicole

Noémie

O

Octave

Octavie
Odile

Odette
Olga

P

Paul
Placide

Pierre

Paulette
Pierrette

Pauline

R

Raoul
Raymond
Robert

Raphaël
René
Roger

Rachel
Renée
Rolande

Régina
Raymonde

S

Simon

Sylvain

Simone
Sylviane

Suzanne

T

Théophile

V

Valentin

Victor

Valentine

Victorine

Y

Yvon

Yves

Yvonne

Z

Zulmée

Un peu de météo

Les signes indiquant qu'il va pleuvoir :

- Si le soleil couchant est barré par un nuage noir (« Le soleil a une bouteille au cul »).
- Si la lune est entourée d'un halo.
- Si la chouette chante la nuit : de l'eau dans les 3 jours.
- Si le pic-vert chante : il a soif.
- Si la boîte à sel est humide.
- Si la cheminée fume dans la maison.
- Si les murs de la maison suintent.
- Si le chat passe sa patte derrière l'oreille.
- Si les moucheris piquent, signe d'orage (« Il ne faut pas prendre ma goule pour un cul d'âne »).
- Si les hirondelles volent haut : beau temps; si elles volent bas : mauvais temps assuré.
- Brouillard au fond des caves : eau ou orage sous 48 heures.

La fin d'une averse est signalée par :

- L'apparition d'un peu de ciel bleu sur Chatenay (« Le ciel lève le cul à Mauny »).
- Le chant du coq.

Lorsque les poules rentrent vite au moment d'une averse, elle est de courte durée; au contraire, si elles restent à mouiller, il faut rester à l'abri.

La bûche de Noël devait brûler trois jours et trois nuits et les tisons ramassés avec précaution étaient rallumés pour protéger de l'orage.

Un verre de rouge après la soupe vaut une visite de médecin.

Quelques dictons

- Si les oignons ont la pelure épaisse, l'hiver sera rude.
- Ciel pommelé (altocumulus), filles fardées, ne sont pas de longue durée (il va pleuvoir).
- Lorsque l'on met le buis à la croix (rameaux), la direction du vent sera celle des troisquarts de l'année.
- Brouillard en mars, gelées en mai.

Un peu de langage local

- Attacher son chien à la chantepleure (radin)
- Pommes de terre grosses comme des mottes (petites)
- Penelle : Vieille jument qui ne veut pas reculer.
- Le temps s'abernaudit, j'aurions ben une arnempée (le temps se couvre il va pleuvoir).
- Il n'a pas une tête à faire geler les vignes (teint bien rouge)
- La berrouée de Vendôme (brume avec moitié d'eau)
- Embrasser une bique entre les cornes (personne maigre)
- Un décroche andouilles (personne grande)
- Avoir le picot sec (avoir soif)
- Drôle et drôlière (garçon et fille)

**Remerciements à la municipalité de Parçay-Meslay
qui a accepté de faire imprimer cet ouvrage collectif
pour le distribuer gratuitement à la population.**



Ont participé à l'élaboration de cet ouvrage de souvenirs et d'histoire locale :

Marguerite ALLET - Paul BLANCHARD (†) - Henri et Thérèse BLANCHARD - Yvette BLANCHARD - René BORDIER
Narcisse et Régina BRAGUER Jeannette CAMAIN - Colette COSNIER - Geneviève DENIAU
Jacques et Jacqueline GAUTIER - Pierre et Bernadette GAUTIER - Bernard et Christiane GAUTIER - Gabriel GAUTIER
Germain GAUTIER - Daniel GASNIER - Gabriel et Madeleine GASNIER - Colette GILET - Pierre GILET - Madeleine GIRARD
Andrée GRILLAT - Gisèle HELOUIS - Michel HIRON - Alain LEVANT - Pierre et Hélène LEVIONNAIS - Germain MARTIN
Rolande NOAILLES - Thérèse PRADE - Gérard et Paulette ROSSIGNOL - Simone SAUVINEAU
Daniel et Geneviève THOMAS - Bernard THOMAS - Gérard et Marie-Jo THORIGNY.

Les photos et cartes postales anciennes ont été prêtées par les participants ainsi que par :
Mesdames Liliane PINON, Paulette ROSSIGNOL et Marguerite JUIGNET
et Messieurs Guy PAPIN, Didier GALLARD et Joël LEVANT.
Elles ont été rajeunies et retirées par Monsieur Didier GALLARD, Président de l'association RIAGE.

Les souvenirs et anecdotes racontés par les témoins ont été transcrits par :
Messieurs Alain LEVANT, Christian DUFLOT, Jacques GAUTIER et Madame Gisèle MARETHEU.

Les corrections des notes, le regroupement et le classement par thèmes sur l'ordinateur sont l'œuvre de :
Monsieur DUFLOT et de Madame MARETHEU.

L'initiative et la rédaction générale sont de Monsieur Pierre GAUTIER
avec l'aide du club « Retraite et Loisirs ».

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|---|-------|
| Introduction | 1 |
| Plusieurs beaux monuments | 3 |
| Environnement et cadre de vie | 4 |
| Évolution de la population | 5 |
| Le service militaire | 5 |
| La vie de famille | 6 |
| La santé | 6 |
| Le travail à la ferme | 7 |
| Le logement | 9 |
| Le confort | 9 |
| Les travaux de la ferme | 10 |
| L'artisanat et les services | 15 |
| Le commerce | 16 |
| Les ambulants | 17 |
| Autres activités | 17 |
| Les loisirs | 18 |
| Les fêtes | 21 |
| Les associations | 24 |
| L'habillement | 26 |
| La cuisine | 28 |
| Les transports | 29 |
| L'école | 30 |
| La religion | 30 |
| La séparation de l'Église et de l'État | 33 |
| Les plaisanteries du moment | 34 |
| L'arrivée du modernisme | 35 |
| La politique et la municipalité | 36 |
| | |
| Annexe 1 : Les animaux et les mares. | 38 |
| Annexe 2 : Les prénoms à la mode | 39 |
| Annexe 3 : Météo, dictons et expressions du terroir | 41 |



1900

La vie quotidienne à Parçay-Meslay

1950



Mise en page et impression

Claude Even, imprimeur à Tours

1^{er} semestre 2004